

Bernard Zadi Zaourou

Les Sofas

**suivi de
l'œil**



L'harmattan/Collection Encres noires

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

DU MÊME AUTEUR

Fer de lance, Livre 1, poème. (Coll. « Poésie/prose africaine, P. J. Oswald, 1975.)

Bernard Zadi Zaourou

Les Sofas

suiwi de

L'œil

Théâtre

Introduction
par Jean Favarel

Éditions L'Harmattan

7, rue de l'École-Polytechnique
75005 PARIS

© *L'Harmattan*, 1983
ISBN 2-85802-264-X
ISSN 0223-9930

Les Sofas

INTRODUCTION

Le fait que le Théâtre de la Cité n'eut pas programmé cette saison la pièce d'un auteur ivoirien aurait été certainement, et à juste titre, sévèrement jugé par nos censeurs. Qu'ils se rassurent donc, Bernard Zadi est ivoirien et il est l'auteur des « Sofas » que nous présentons ce soir.

Après Bernard Dadié (Togo-Gnini) et Gaston Demand Goh (Toussio) il vient tout naturellement s'inscrire et d'une manière très originale parmi les auteurs dramatiques de ce pays dont les œuvres ont été créées par l'Institut National des Arts.

Bernard Dadié avait choisi la satire sociale, Gaston Demand Goh le drame traditionnel, Bernard Zadi, lui, choisit l'histoire. Et quelle histoire !

Celle des Sofas, guerriers redoutables et redoutés, de l'empereur Samory Touré. Mais à travers eux, c'est surtout l'image de leur chef, de cet empereur du Wassulu que l'auteur a tenté de redécouvrir, celle du prince Karamoko son fils, de Mory Fin'Djan, d'Archinard, un moment de la grande histoire du peuple Mandingue.

— Samory, barbare et sanguinaire pour certains, étonnant stratège et précurseur de l'Indépendance pour d'autres, un nom éclatant dans l'histoire de l'Afrique en tout cas. L'un des moments les plus décisifs de l'aventure humaine de ce fascinant héros : l'heure du choix.

— Face à lui, le prince Karamoko, profondément humaniste, lucide, déraciné, essayant à tout prix d'arracher une paix déjà bien compromise.

— Mory Fin'Djan, le griot historien, compagnon fidèle et inébranlable, l'oreille de Samory, la voix du peuple.

— Archinard, commandant les troupes françaises en pays Mandingue, diplomate avisé, hautement considéré par ses chefs, haï par ceux qu'il a pour mission de combattre.

— Les femmes, la mère de Samory, celle de Karamoko, Bintu, la griotte, des femmes inquiètes et qui se déchirent dans un monde qui ne semble réservé qu'aux hommes.

— Le peuple enfin, à la fois juge et parti, témoin et accusateur, un peuple frondeur, qui s'interroge, un peuple qui lutte pour son indépendance les yeux rivés sur l'homme d'acier qui le mène. Le peuple de toutes les guerres, celui qui, au bout du compte, en paye le plus lourd tribut.

C'était presque une gageure que de s'attaquer à de tels personnages. Outre un travail d'historien extrêmement précis, Bernard Zadi y apporte une vision très personnelle.

Nous avons tenté ensemble au travers de l'histoire d'aller plus loin que la légende pour retrouver l'homme dans son quotidien. Si nous avons enlevé quelques enluminures, c'était pour retrouver un peu plus de chair.

Il y a toujours dans la conduite d'un homme et quel que soit le destin qu'il a choisi ou que l'histoire lui a imposé des motivations secrètes et profondes, des ambiguïtés apparemment inexplicables et que le temps efface pour ne nous laisser en définitive qu'un archétype dont il faut se contenter.

C'est cette approche un peu schématique que nous avons refusée. Pour retrouver la vérité d'un héros, peut-être faut-il rechercher avant tout ce qu'il contient en lui d'anti-héros.

Un personnage historique légué par le temps ressemble souvent à ces images d'Épinal dont la couleur ne coïncide pas parfaitement avec le tracé du dessin.

Nous proposons une certaine vision de cette histoire et de ceux qui l'ont faite. La vision d'une troupe de comédiens qui s'interrogent et qui tentent de pénétrer dans l'intimité des personnages qu'ils auront à animer.

Ce n'est pas une reconstitution historique. C'est une approche plus intuitive, un élément de réflexion.

Il est encore trop tôt pour conclure. Quatre-vingt petites années seulement nous séparent de Samory et de son temps. L'histoire est en marche. Chaque jour s'érigent des socles et s'abattent des statues. Chaque jour, des théories dites définitives sont remises en question par celles-là même que l'on jugeait impensables.

Si la pièce accuse, chaque accusation porte en soi sa défense et chaque défense entraîne sa propre accusation.

C'est ce qu'elle porte en elle d'inquiétude qui la rend contemporaine.

JEAN FAVAREL.

Nota : Ce texte de Jean Favarel servait de présentation lors de la création de la pièce « Les Sofas », en Côte d'Ivoire.

A PROPOS DES « SOFAS »

— L'histoire n'est guère cyclique ; elle n'est pas non plus linéaire ou monocorde. L'histoire des peuples évolue par bonds successifs, selon une direction irréversible malgré les piétinements et certains reculs. Elle se déploie par moments, avec une logique dont la rigueur ne le cède en rien à celle qui sustente les sciences exactes. Ici, le mouvement est en spirales et connaît tantôt des périodes progressives tantôt des périodes régressives. Aucun peuple au monde n'échappe à ces lois déjà vérifiées tant de fois et vérifiables encore aujourd'hui. Notre vieux continent — j'ai dit l'Afrique — le monde noir, n'ont jamais été hors de l'histoire mais dans le ventre de l'histoire. Evidente ? Certes. Mais depuis seulement quelques années.

— C'est que trois siècles durant, nous avons inexorablement marché vers des fonds d'abîmes. Et nous nous y sommes écroulés dans ces fonds d'abîmes. Nous y avons goûté au mortel téton du Néant. A la surmisère... Et nous étions si miteux, si crottés, si mégis que chacun, y compris nous-mêmes, nous définissait corps indignes de « Muntu » Mort et Vie. « Boribana » ! Suprême degré de néantisation ! Comment pousser plus avant ?

— Or, jamais 1960, l'année miracle n'aurait pu surgir à la face du soleil, notre soleil, si tant de forces thésaurisées — l'immense raidissement de nos cœurs, cerveaux et mains — ne s'étaient employées à l'extraire des flancs de la Terre en gésine. Ne comprendra jamais le chant mystérieux de l'Afrique celui-là qui n'était pas à Boribana. Ce grand mystère, nul ne l'a mieux exprimé que notre Kaya Maghan, l'immortel et trop admirable souverain

des poètes nègres, le Martiniquais Césaire : « Je roulerais comme du sang frénétique sur le courant lent de l'œil des mots en chevaux fous, en enfants frais, en caillots, en couvre-feu, en vestiges de temple, en pierres précieuses assez loin pour décourager les mineurs. Qui ne me comprendrait pas ne comprendrait pas davantage le rugissement du tigre. »

— Dans ces conditions, comment s'étonner du caractère endémique de la surdité qui frappe notre monde et notre univers abidjanais ? J'ai beau vibrer, on croira toujours que je ris. Et lorsque je chante, l'on dit que je crie. Peut-être sommes-nous revenus à la vie sans ce lys de servitude qui seul peut véritablement décliner notre identité ? A la question « qui et quels nous sommes » ? on répond : hommes. Et pourtant — simple lapa-lissade — malheur sur qui se consumerait dans l'universel, faute de ne s'être pas enquis de l'expérience des autres peuples (qui n'ont pu renaitre à eux-mêmes et au monde sans un enracinement laborieux dans leur propre passé). Nous ne mourrons pas de cette mort-là !

— Samory, un symbole qui brille de mille facettes et dont chaque rayon ressuscite des légions de héros nègres. Ils dorment encore dans le secret des mémoires solitaires, nos titans, tous ces tisons nocturnes éteints avant même que de luire ; les peuples du Nord et du Sud, des savanes et de sylves, les quatre flammes de notre patrie africaine, saccagées toutes avant que d'embraser notre ciel... Comment célébrer tant de vertus ? Quel barde mériterait à ce point de nous ? Mais quelle voix couvrirait ce jour-là les hurlements des vents et des mers pour apaiser le bouillonnement des flots de notre sang ? L'œuvre est à écrire : redoutable épopée qui trônera sur les crêtes de l'Everest pour bâillonner jupin et dévorer ses foudres.

— Rien de tout cela dans les Sofas. L'œuvre n'est qu'un balbutiement. Elle s'organise tout entière autour d'un fait divers : le châtimement d'un fils indigne par son

père. Et c'est un hasard si le père a nom Samory et le fils Karamoko. Par-delà ce fait divers que les griots dédaignent suprêmement, il y a l'Afrique, son drame, sa querelle d'hier et d'aujourd'hui. C'est cela qu'il s'agit de sauver de l'oubli. C'est sur les immondices que germe et prospère la fleur des champs. Le présent des nations est à leur passé ce qu'est la fleur au terreau répandu sur la planche du jardin. L'histoire est une source ténébreuse aux mystérieuses vertus. L'eau qu'on y puise peut faire vivre mais elle peut également donner la mort. La grande question est de savoir qui la verse dans la coupe et qui la consomme. Ma gourde à moi n'est pleine qu'à moitié mais je sais qu'elle vivifiera maints esprits, tous ceux qui comme moi croient aux ombres fortes qui la peuplent. Ce sont leurs morts ; nos morts. A ceux que nous aurons vus et salués au rendez-vous de nos tourments, frères d'Asie, d'Europe ou d'Amérique, inséparables compagnons de nos jours de deuil, à ceux-là, notre source procurera jouissance pleine et paix relative. Telle est notre conviction.

— Voici donc Les Sofas. Puisqu'à compter de ce jour l'œuvre cesse de m'appartenir, qu'elle marche sa route et qu'elle triomphe de la mort si vous l'en jugez digne. Si elle y parvenait, elle aurait taillé une stèle à l'un de nos plus illustres disparus. C'était sa vocation première.

ZADI ZAOUROU.

SUR SAMORY

1870, l'empire Mandingue s'est disloqué. Le vieil édifice patiemment forgé par Soundiata Keita s'est détaché en lambeaux.

Sur les débris et les ruines de ce que fut le Mandingue, Samory fonda, à partir de 1870, un royaume puissant. Cet empire s'étendait du Haut-Niger à l'ouest, au royaume de Sikasso vers l'est, touchant à l'ouest au royaume de Dinguiraye et au Foutah Djallon, au sud aux confins forestiers de la Sierra Leone et du Libéria.

L'œuvre de Samory fut grande !

Un de ses plus grands adversaires, le capitaine Pérez écrit : « Les Etats du Mandingue étaient menacés d'un dépeuplement complet lorsque la main vigoureuse de l'almamy les groupant en un seul royaume et leur donnant la communauté des intérêts, a arrêté le cours des guerres perpétuelles et leur a ouvert une ère de prospérité relativement grande. »

On a beaucoup écrit sur les qualités d'administrateur et d'organisateur de Samory dont le royaume comptait dix gouvernorats et cent soixante-deux provinces subdivisées en cantons et villages.

Mais, l'Almamy était aussi et surtout un stratège militaire extraordinaire. Sa tactique préférée consistait dans la manœuvre enveloppante : il s'agissait pour Samory de faire battre le centre en retraite et de porter les ailes en avant. L'armée samoryenne était caractérisée par sa cohésion, sa souplesse et sa mobilité. Les soldats, on les appelait « Sofas ».

Au cours de la grande et longue guerre de résistance qu'il livra contre la domination étrangère il utilisa, selon les circonstances une triple tactique :

- la politique de la terre brûlée ;
- la défense du territoire et l'évacuation ;
- enfin, la conquête extérieure.

Cela lui permettra d'accomplir une chose unique dans l'histoire ; pendant sept ans, son peuple changera chaque année de pays, s'enfoncera vers l'est dans des régions nouvelles, mais déjà soumises et organisées, sans laisser au vainqueur ni un vieillard ni un grain de mil.

Pendant dix-huit années, de 1880 à 1898, Samory incarna les vertus et les qualités patriotiques des peuples africains. Il eut, tour à tour, raison de Borgnis-Desbordes, Boylève, Combes, Frey, Galiéni, Archinard ! Epoque glorieuse de patriotes ardents ! A partir de 1891, Archinard décide de s'installer au cœur même des Etats de Samory. Il veut raser Bissandougou et provoquer une révolte générale contre l'almamy. C'est le début du grand exode, de la grande ronde armée des peuples et des troupes du Mandingue. Il faut, à tout moment, changer de pays, il faut s'adapter à la nouvelle tactique de l'ennemi. C'est la guerre de mouvement qui commence... Il faut courir sur les crêtes, devancer et harceler sans cesse l'occupant, il ne faut lui donner aucun répit. Il faut qu'il comprenne qu'on ne s'installe pas impunément dans la patrie d'autres hommes. Archinard est rappelé sans avoir vaincu Samory. Il quitte le Niger, le cœur serré...

Guerre longue et difficile ! Opiniâtre et sans merci ! Que l'ennemi prenne une ville, occupe un village. les résistants s'installent dans ses arrières ! Le conquérant s'empare de Kankan, Bissandougou, Kérouané et Sanankoro, Samory pousse vers le sud et la guerrilla se développe et prend de l'ampleur.

Les Français occupant l'almamy de la Sierra Leone, important centre de ravitaillement, il cherche de nou-

velles ouvertures... vers la Gold Coast et le pays Mossi. Il pénètre dans le Bandama et la Haute-Comoé, franchit le Kong et passe la Comoé... Voici Bobo-Dioulasso... Dans un grand mouvement, l'almamy se retrouve à Dabakala où il installe son quartier général. Mais le plan impérialiste se précise. Il a pour but de fermer à Samory toute ouverture vers l'ouest et vers le nord, et de boucler toutes les frontières.

Pendant ce temps, Samory est dans les hautes vallées du Bandama et du Sassandra où il fait construire un village fortifié qu'il baptise du nom de « Bori-Bana ».

C'est à Bori-Bana que se tient autour de l'almamy, un grand conseil de guerre. Sur les conseils de Fô-Traoré, frère et lieutenant de Babemba, roi de Sikasso, il opère une retraite sur Séguéla, couvert en arrière par Bilali...

— Il s'installe à Guélérou.

— Guélérou sera son « Bori-Bana » ;

— Guélérou ! le 29 septembre 1898, au petit matin...

— Samory est capturé alors qu'il lisait le coran...

— L'almamy est dirigé sur Beyla, Kayes, Saint-Louis, Dakar d'où il sera embarqué à destination du Gabon pour l'île de N'Djolé où il mourut le 2 juin 1900.

« Plutôt la mort que l'exil », aimait à dire l'illustre prisonnier de N'Djolé. L'île de l'Ogoué où Samory vécut ses derniers jour s'appelle aujourd'hui : « l'île Samory » (...).

Telle est la vie glorieuse et maintenant légendaire de Samory qui disait, et c'était là l'expression de son idéal : « Quand l'homme refuse, il dit "NON" ». »

Extrait de « Regard sur le passé ».
(Bembeya Jazz de Guinée.)

LES SOFAS

avec, par ordre d'entrée en scène

<i>Les Comédiens</i>	Agrès KOFFI	
puis	Akezizi ISIDORE	
<i>Le Peuple</i>	Ako Ako OMER	
puis	Atchori MEMEL	
<i>Les Sofas</i>	Baha BLAISE	Albertine N'GUESSAN
	Benson FRANCIS	Georgette OTTRO
	Guei ROBERT	Bernadette OULAYE
	Kodjo EBOUCLE	Sasse KOFFI
	Kouadio BLAISE	Thérèse TABA
	Kouassi SERAPHIN	Tano KOUAO
	Lauriano ROCH	ZABOULOU Bernard
<i>Mory Fin'Djan</i>		
Griot de l'Almamy Samory		Bitty MORO
<i>Samory Touré</i>		
Empereur du Wassulu		Noël KANGA
<i>Karamoko Touré</i>		
Fils de Samory Touré		Noël GUIE
<i>Archinard</i>		
Officier français commandant les troupes coloniales en pays Mandingue		Thierry CHAUVIÈRE
<i>Mouso Bâ</i>		
Mère de Samory		Bernadette OULAIE
<i>La Griotte</i>		Georgette OTTRO
<i>Bintu</i>		
Fiancée de Karamoko		Thérèse TABA
<i>Matôgôma</i>		
Mère de Karamoko		Albertine N'GUESSAN

Mise en scène : Jean FAVAREL.

Assistante à la mise en scène : Micheline SARTO.

Décors et costumes : Atelier de Décoration Théâtrale avec
Marie Yvane VAN EECKHOUT, Emile NASREDINE, Pierre PEREZ
et Zoubli ADJEHI.

Direction : Nguyen Ngoc MY.

Régie générale : Olivier CHARDINE, assisté de Kraïdi ANDRÉ et
J.-P. COULIBALY, J.-P. NIANGRA.

Direction technique : Jean-Paul SOUBEYRAND, assisté de Dramane
SIDIK.

Photos : J.-M. RENAUD (Labo INA).

Enregistrement : « Bembeya Jazz » (Regard sur le passé).

PERSONNAGES

Le Peuple.

Les Sofas.

Samory Touré : Empereur du Wassulu.

Karamoko Touré : Fils de Samory Touré.

Mory Fin'Djan : Griot de l'Almamy Samory

Archinard : Officier français commandant les troupes coloniales
en pays Mandingue.

Moussou Bâ : Mère de Samory.

Bintu : Fiancée de Karamoko.

Aissata : Mère de Bintu.

Matôgôma : Mère de Karamoko.

La Griotte : Griotte de Samory.

TABLEAU I

LE PEUPLE SUR UNE PLACE

Un groupe de joueurs.

Un groupe de paysans.

UN PAYSAN. — Nous vous saluons tous. (*Un temps.*)
Nous vous saluons tous !

TOUS LES JOUEURS. — Nous vous rendons votre salut.

UN JOUEUR. — Que la paix d'Allah soit sur vous. Comment vont les vôtres ?

LE MÊME PAYSAN. — Fort bien !

DEUXIÈME PAYSAN. — Nous venions vous chercher. (*Un temps.*) Vous savez bien que l'almamy ne tolère pas que nous perdions ainsi notre temps. (*Les joueurs se retirent en grognant...*)

UN JOUEUR ATTARDÉ, *il bâille*. — Ohïaka ! Amdula Bra-hima ! Je me demande à quoi je pourrais encore servir, rouillé comme je suis ?
Et dire que nous sommes à la veille d'une nouvelle guerre...

JOUEURS ET PAYSANS. — Mais... De qui tiens-tu de telles informations, toi ?

LE MÊME JOUEUR. — Nom d'Allah ! Tout le monde sait que la guerre éclatera bientôt. Le pays en parle et chacun s'y prépare sauf vous, évidemment !

TROISIÈME PAYSAN. — On en parle partout, de la guerre, avec une joie qui m'étonne. C'est quand même incroyable ce qu'ils aiment se battre les gens du pays.

QUATRIÈME PAYSAN. — Qui donc n'aime pas la guerre ? Surtout quand il s'agit de balayer ces salauds de blancs. Ah ! Je les aime pas ceux-là !

TOUT LE PEUPLE, *vivement*. — On les aime pas ceux-là !

TROISIÈME PAYSAN. — Moi non plus je n'aime pas les blancs. Mais la guerre... Toujours la guerre... Pourquoi l'almamy qui sait si bien persuader les gens n'arrive-t-il pas à négocier une paix qui dure ? Il est pourtant si facile de s'entendre. Ah, je vous le dis, je n'aime pas la guerre...

TOUT LE PEUPLE, *vivement*. — Nous n'aimons pas la guerre !

QUATRIÈME PAYSAN. — Vous me faites rire vous autres. Personne ne souhaite la guerre en ce monde. Même pas l'almamy. Tout est une question d'honneur et d'intérêt. Certains de nos voisins pactisent avec les blancs et les encouragent à piller notre pays. Les blancs eux-mêmes, malgré les terres que nous leur avons cédées, se montrent insatiables et rêvent de renverser notre almamy pour nous réduire tous en captivité. Comment voulez-vous que nous cherchions à nous entendre avec de tels chacals ? Moi non plus je n'aime pas la guerre. Mais je préfère mourir le sabre à la main plutôt que de voir mon empereur déchu et mon pays asservi. (*Un temps.*) Plutôt la mort que l'esclavage !

LE PEUPLE, *tendu vers l'orateur*. — Plutôt la mort que l'esclavage !

UN HOMME DU PEUPLE, *surgissant. Griot de seconde zone*. — Mes amis ! Le prince Karamoko revient de France ! Toute la cour impériale se prépare à l'accueillir !

UNE VOIX DANS LA FOULE. — Ah ! Camblé !...

LE PEUPLE. — Camblé !!! Camblé !!!

Camblé ! Cambléya !...

Camblé ! Cambléya !

LE PAYSAN, *il n'est pas entré dans la danse.* — Karamoko parmi nous ? Dieu veille sur nous, mes amis. Quelle chance ! Je ne connais pas de guerrier plus redoutable que lui. J'ai combattu à ses côtés pendant le siège de Kankan. Croyez-moi, il faut vraiment être un fils de chien pour ne pas se sentir la puissance du fauve lorsqu'il se déchaîne et fond sur les légions ennemies. Demain, il dansera parmi nous.
Mort aux blancs !

LE PEUPLE, *se tournant vers l'orateur et poings levés.* — Mort et mort à l'agresseur !

L'HOMME DU PEUPLE. — Et que vive notre almamy ! Mais réjouissez-vous plus encore. Karamoko est à Bissandougou depuis l'aube. A l'heure où je vous parle la foule se rue vers le palais pour lui souhaiter la bienvenue.

UNE VOIX DANS LA FOULE. — Eh ! Tous au palais !...

LE PEUPLE. — Tous au palais !!!

Camblé ! Cambléya !...

Camblé ! Cambléya !...

L'HOMME DU PEUPLE. — Les portes du palais sont closes. Tout laisse supposer qu'il s'y passe quelque chose de grave. L'ordre a été donné à tous de se retirer dans les quartiers populaires et de s'y réjouir librement. Le prince est sorti, juste le temps de nous saluer, puis il a disparu. Nous saurons bientôt la signification de toutes ces choses.

TABLEAU II

Le griot de seconde zone parcourt les soukalas et, de la voix et du tambourin, annonce au peuple en fête que l'almamy réclame chacun et tous dans la grande cour du palais.

Au palais. La foule se prosterne lorsque les cors annoncent le souverain. Entrent Samory et sa suite.

SAMORY. — Mory Fin'Djan, voici le prince héritier. Dieu veuille qu'il ramène la paix en mon cœur. Qu'il tende la main à ce pays sien qui a si longtemps attendu pour soutenir sa noble querelle. Qu'il parle.

MORY FIN'DJAN. — Que je salue mon maître. Que je t'honore, toi, lion mâle d'entre les mâles, lion noir. Je ne sais crinière plus belle que celle de mon roi. Je ne sais rugissement plus doux et plus pur à mon oreille que le sien. Mais tonne ! tonne, Fama et qu'explose à chaque salve la vérité que tu recèles. Je te salue, prince. Je tiens pour sûr, moi Mory Fin'Djan, que tu règneras sur nous, demain, lorsque Allah aura près de lui mandé notre père à tous. Je connais tes mille vertus ; la cour sait la valeur de son prince ; le peuple vénère ton nom... Je ne sais quel oiseau de malheur a cru pouvoir semer la discorde entre l'almamy et toi ; je ne le veux point savoir parce que je suis convaincu que rien ne saurait séduire ton âme, prince. Laisse-moi te saluer à ton tour, t'honorer, ô lionceau mâle d'entre les mâles. Lion noir. Dès que s'ouvrira ton cœur, je le sais, tout soupçon se dissipera dans l'esprit de Fama ; c'est pourquoi tu parleras bien, selon le vœu de tous. Fama, fais dire aux vénérables de la cour de te laisser seul avec ton fils. Garde aussi près de toi ton fidèle porte-voix, moi, Mory Fin'Djan. Alors seulement, la lumière se fera dans ton esprit, pour le plus grand bien du pays et du trône. Ainsi parle djéli Mory.

SAMORY. — Sache, djéli Mory, et toi aussi Karamoko, sachez que le peuple pèse lourd dans la balance de notre justice. Rien ne doit se décider ici, qui ne soit conforme à ses plus profondes aspirations. Qu'avons-nous à dissimuler ? Que chacun demeure où il est. Je veux savoir la vérité. (*Mory Fin'Djan s'incline.*)

UN HOMME DU PEUPLE. — Mory Fin'Djan, que l'almamy nous dise ce qu'il reproche au prince Karamoko ; et qu'il parle sans détour, comme il en a coutume.

SAMORY. — Le pays tout entier est sur le pied de guerre. Nous l'y avons préparé consciemment, parce que nous n'avions plus la moindre confiance en nos interlocuteurs français. De tout cela, j'ai entretenu le prince. Mais je dis et je répète que je trouve bien étrange les réponses du prince. Je ne reconnais plus mon fils et j'attends de lui qu'il se prononce clairement sur la ligne à suivre face à la plus grave menace qui aie jamais pesé sur la terre de nos ancêtres.

J'ai parlé.

LE PRINCE. — Que chacun prête oreille à mes propos, djéli Mory.

MORY. — Nous t'écoutons, prince ; et que seule la vérité t'éclaire.

LE PRINCE. — Je ne sais pas encore grand chose des événements qui se sont produits pendant ma longue absence. Mon père ne m'en a informé que sommairement.

MORY. — Qui donc mieux que moi pourrait te les conter ? Recueille plutôt ma voix, prince.

LE PRINCE. — Allah veille sur toi, djéli Mory. Je sais que Galliéni et son successeur Archinard ont mal servi leur pays en préférant avec entêtement et en toute occasion la provocation au dialogue. Je connais assez la France pour affirmer...

SAMORY. — Pour affirmer quoi?... Oui!... Tu crois connaître la France, toi? Par Allah, maudit soit l'ange de malheur qui m'inspira de te livrer à cette gente scélérate!

MORY. — Que la paix descende dans les cœurs. (*Un temps.*) Fama, il faut que s'exprime notre fils. Il ne le peut si ta colère ne se laisse maîtriser. Mais que ne retrouves-tu ton habituelle sérénité? Qu'il parle, Fama. Qu'il parle...

SAMORY. — Que le prince veuille ne tenir nul compte des propos d'un vieillard ulcéré. Après tout, je ne demande pas mieux que de le retrouver tel qu'il était avant de nous quitter. Qu'il parle, djéli Mory.

MORY, *s'accompagnant du geste.* — Prince!...

LE PRINCE. — La France, celle que j'ai appris à connaître quatre années durant, cette France-là ne vit que pour la paix! j'en suis profondément convaincu. Si par une démarche dont je pourrais moi-même me charger, mon père obtenait le rapatriement de ces mauvais officiers, je dis que la paix se raffermirait; et pour longtemps. La France ne demande pas mieux que de se concilier les rois mandingues. Elle veut que son commerce prospère et son commerce ne peut prospérer en temps de guerre. C'est là toute la signification de sa devise: « Liberté - Egalité - Fraternité ». De cela aussi, je suis profondément convaincu.

LE PEUPLE, *ensemble.* — Prête l'oreille à notre voix, djéli Mory, et que chacun nous entende...

MORY. — Parle donc, peuple de Wassulu! Dans ton cœur ont toujours fleuri les semailles de la vérité...

SAMORY. — Dieu te garde, maître du verbe. (*Un temps.*) (*Remuant la tête.*) Pauvre enfant! (*Vivement.*) Mory Fin'Djan, je crois entendre mot pour mot la litanie d'Archinard lors du traité de Niako.

Prince Karamoko, il me faut te l'avouer, j'ai bien peur que les oreilles rouges ne t'aient amené, on ne sait par quel maléfice, à troquer ton cœur de lion contre quelque vaine jouissance. Qu'Allah me châtie si je dissimule en te parlant ainsi ! Mais je crois entendre la prière monotone d'un écolier qui répète son maître sans trop chercher à comprendre. On voit bien que les problèmes du pays te sont étrangers.

LE PRINCE, *indigné*. — Mon père je ne supporterai ni l'insulte ni la diffamation au cours de cet entretien.

SAMORY, *il se dresse*. — Quoi ?

MORY. — Fama, j'ai un mot pour le prince. On ne peut lui reprocher de mal raisonner si précisément les problèmes du pays lui sont « totalement étrangers ». Prince, prête oreille à ma voix et couve ta mâle colère.

LE PRINCE. — Qu'on me pardonne de mal prendre l'insulte faite à ma personne.

MORY. — Souviens-toi, prince ; cette nuit d'orage qui précéda ton voyage au-delà des mers : toutes les luttes que nous avons dû mener avant d'arracher le fameux traité de Kéniéba. Parlant des Français, tu as dit toi-même, un jour à la cour ces mots restés célèbres : « Les blancs ? Peuh ! Des âmes d'esclave. Ni honneur ni parole. De vrais Kafirs. Ils alternent, sans pudeur aucune, chansons sur la paix et actes de guerre. » (*Un temps.*) Souviens-toi. Prince, comment peux-tu croire un seul instant à la bonne foi de nos plus mortels ennemis ?

LE PRINCE. — J'ai compris depuis qu'un monde sépare les vrais Français de ces égorgeurs qui nous arrivent ici sur les ailes du diable !

SAMORY. — Oui ! parce que tu vois, toi, une différence entre l'officier en campagne et le gouvernement dont il tient son autorité, ses armes, sa troupe et tout

l'argent qu'il emploie pour mener ses opérations ?
Tu vois un monde entre Galliéni et son gouvernement ?

LE PRINCE. — Mais vous n'allez tout de même pas nier que Galliéni était de nature belliqueuse et qu'il différait en cela du lieutenant-colonel Frey qui le précédait ?

PREMIER HOMME DU PEUPLE. — Et alors ! Cet homme si bon, où est-il maintenant ?

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE. — On ne l'a pas chassé pour mettre Galliéni à sa place ?

TROISIÈME HOMME DU PEUPLE. — Tu dis toi-même que Galliéni ne vaut rien ; qu'il est méchant. Alors, pourquoi c'est lui qu'on envoie ici ?

QUATRIÈME HOMME DU PEUPLE. — Et puis, Galliéni s'en va et on envoie Archinard qui est dix fois plus méchant encore. Ça veut dire quoi ça ? Tu prends le chat, tu dis : « dors avec les moutons. » — Tu prends l'hyène, tu dis : « dors avec les moutons. » — Maintenant, tu prends le lion même et tu dis : « dors avec les moutons !... » Alors ? ça veut dire quoi ça ?

MORY. — Oui, prince, Archinard ne connaît que le mensonge le plus grossier, l'insolence, la provocation sous toutes ses formes, et l'attaque par derrière et le pillage.

Non. Tu ne peux résoudre le problème de la guerre et de la paix par une simple mutation d'officier.

LE PRINCE. — Je crains fort que tous ces jugements sur Archinard ne relèvent de la plus pure fantaisie. Il passe à Paris pour le plus honnête des officiers français.

SAMORY. — Djéli Mory, ma patience est à bout !

LE PRINCE. — Et qu'ai-je dit qui mette à bout ta patience ?

SAMORY. — Suffit ! (*Il se lève vivement.*)

MORY. — Non, Fama, non ! Toi-même l'enseignait hier encore : « après et longues seront nos luttes ; après et longues. Mais la vérité jaillira de l'épreuve, plus pure que tout l'or des cités. Que le jour combatte l'ombre qui l'assassine et la lumière explosera, plus rayonnante que jamais. » Toi aussi souviens-toi, Fama. Que le prince parle. Nous en avons grand besoin. Ainsi parle djéli Mory.

UN HOMME DU PEUPLE. — Tu as raison Djéli Mory. Il faut que le prince parle.

SAMORY. — Faites. Pourvu que le jour naisse au fond de ce tunnel.

MORY. — Archinard, c'est pour ton peuple un nom bien tristement célèbre, prince. D'un bout à l'autre de l'empire, de Siguiri à Beyla, à Faranah comme à Sanankoro qui vit naître l'almamy ton père, le nom d'Archinard s'identifie à ce que nous connaissons de plus vil :

« Qui aime Archinard a cœur de bâtard
Dieu priva le canard de voix
Ainsi finira ce têtard
Qu'on nomme Archinard... »

LE PRINCE. — Mory !

MORY FIN'DJAN. — C'est une chanson populaire. Ton peuple exècre cet homme, prince, et tout ce qu'il représente. Mais du calme ; je n'ai pas fini de te conter ce diable incarné.

L'année dernière, des révoltes ont éclaté un peu partout dans ton empire. Sais-tu qui nourrissait les foyers d'insurrection ? Archinard.

Il a multiplié les violations de notre territoire. Et pour achever cet édifice de forfaitures, il provoqua et attisa l'incident de Siguiri.

LE PRINCE. — Qu'est-ce encore que cette curieuse histoire ? Personne n'en a entendu parler en France. (*Bruyantes manifestations du peuple. Geste nerveux de Samory.*)

MORY. — Prince, c'était trois ans après ton départ. Faisant fi des deux traités signés avec nous, d'abord à Bissandougou, à Niako ensuite, les Français ont soulevé certains états de l'empire contre l'almamy. L'un des chefs de la rébellion, Samba Tigui, donnant libre cours à ses instincts de brigand, razziait tout ! Aussi bien nos propres états que ceux malhonnêtement conquis par les Français. Il fut capturé par les spahis. Le commandant du cercle de Siguiiri l'exécuta sommairement alors que les conventions passées à Niako prévoyaient que tout transfuge capturé serait remis entre les mains de l'almamy. Non seulement l'exécution du bandit violait le traité précité, mais pire, Archinard nous lança un véritable défi en refusant de nous restituer le butin amassé à nos dépens par ce dernier.

Comme de bien entendu, l'almamy excédé renvoya le traité à Siguiiri. Voici donc Archinard, tel qu'en lui-même : mensonges, déloyauté, insolence provocatrice, telle est sa logique. Mais dis-nous, prince, comment tu peux décemment continuer à croire aux sornettes d'un tel énergumène sans trahir les intérêts de ton propre peuple ?

PREMIER HOMME DU PEUPLE. — Laï la la... a...

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE. — Eh ! Karamoko...

LE PRINCE. — Et quelle a été la suite de cette triste affaire ?

SAMORY. — Le mot d'ordre de vigilance diffusé à travers tout le pays. L'armement psychologique de tout le pays. Nous n'avions pas le choix.

PREMIER HOMME DU PEUPLE. — Nous sommes prêts ! Et maintenant, c'est toi seul qu'on attend, Karamoko.

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE. — Tché bé tchéyé ! Plutôt la mort que l'esclavage !

LE PEUPLE, *poings levés*. — Plutôt la mort que l'esclavage !

MORY. — Prince, tels sont les faits et tous nous les avons vécus pendant ton absence. Ce peuple n'attend qu'un signe et ce signe, ce sera toi.

LE PRINCE, *debout et faisant des pas très lents*. — Quel malheur... Mais père, nous courons au suicide collectif ! Que pourront nos fusils à pistons ou nos chassepots et même nos quelques armes à tir rapide contre l'arsenal militaire de la France ? Vous ne vous rendez pas compte de ce que peut représenter leur machine de guerre ! Il faut avoir vu tout cela de ses propres yeux. Nom d'Allah ! J'en tremble encore ! (*Il se fige un instant.*)

Tenez ! Juste une semaine avant mon départ de Paris, le ministre de la guerre a tenu à effectuer en mon honneur une parade militaire. Djéli Mory, c'est à vous fêler le timbre ! J'ai vu mille et une gammes de fusils, par centaines et par milliers. J'ai vu des bouches de feu, par centaines de milliers. Je ne sais quel obstacle résisterait à un seul des boulets que crachent ces monstres formidables. Car j'ai vu des troncs d'arbres broyés, des rochers sauter et voler en poussière. J'ai vu le sol s'ébranler puis se couvrir de cratères béants. Oui ! J'ai vu des légions multiples défiler sous mon regard étonné. Nos Sofas sont d'un nombre presque ridicule face à cette marée humaine. Et ce n'est pas assez de ces armes et de ces hommes. J'ai vu des édifices entiers spécialement conçus pour fabriquer ces engins de guerre et leurs munitions. Djéli Mory, et toi aussi mon père, je tiens à vous le dire sans détour : si vous aimez assez ce pays et notre peuple, épargnez-leur un sacrifice inutile ; sauvez-les d'un suicide certain.

L'empire est sur le pied de guerre, me dites-vous ?

et vous parlez de résistance ? Certes, je comprends vos griefs et votre ressentiment. Mais il ne suffit pas pour résister ou vaincre que la cause défendue soit juste. A la guerre, ce sont les armes qui parlent, et c'est elles et elles seules qui décident de l'issue des combats.

SAMORY, *se dressant vivement.* — Assez de cette apologie, Karamoko ! (*Le prince esquisse un geste.*) Assez ! Chacun sait désormais à quel saint tu sacrifies. Mais nous sommes ici pour décider d'une ligne à suivre en face de la mort qui rôde à nos portes. Que nous conseilles-tu ?

LE PRINCE. — Beaucoup de courage et moins d'orgueil !

SAMORY. — L'insolent ! l'insolent !... Et que veux-tu dire ?

LE PRINCE. — Qu'il faut à tout prix rechercher la paix.

SAMORY. — La paix... la paix... mais quelle paix ? En nous traînant à plat-ventre devant l'ennemi ? N'a-t-on pas assez expliqué qu'ils veulent la guerre, rien que la guerre ? Mais parle donc !

LE PRINCE. — Nous devons prendre acte de notre impuissance et rechercher la paix...

SAMORY, *décrivant un cercle de colère autour du prince impassible.* — Ah ! Traître ! Tu veux que je capitule, moi Samory Touré, avant même d'avoir combattu ? Dis-le courageusement ! pourquoi mâcher tes mots ? Pourquoi dissimuler ? La rédition inconditionnelle. Et avant la bataille ! La voilà ta ligne ! (*Il se fige.*) C'est donc ainsi que tu gouverneras l'empire lorsque je ne serai plus ? Mais parle ! Parle donc misérable... Parle ! (*Il marche sur lui.*)

MORY, *qui s'interpose.* — Tu dois reprendre tes esprits Fama. Je suis persuadé que tu peux encore convaincre, pourvu que tu retrouves ton sang-froid. (*L'empereur se rassied.*)

SAMORY. — Retire-toi, peuple du Wassulu. (*Au djéli qui esquisse un geste.*) Et toi aussi djéli Mory. Laissez-moi seul... avec mon fils... (*Ils saluent tous et se retirent.*)



Après un long silence pendant lequel les deux hommes n'osent se regarder... entretien en tête-à-tête et d'une grande simplicité.

SAMORY. — Ecoute-moi bien, Karamoko. Je t'ai connu ferme, brave et parfaitement digne de moi et de tes ancêtres dyula. Depuis ton retour, je ne te reconnais plus, toi, mon orgueil d'antan. Que faut-il que je pense de toi ? Que me faut-il annoncer à ce peuple tien, qui a mis tant d'espoir en toi et qui s'attend non sans raison, à ce que, face à l'ennemi, tu sois le soleil qui l'éclaire. Le ciel s'obscurcit et tu as peur. L'orage approche et tu trembles. Et que feras-tu demain, dans le désastre des tempêtes ? (*Un temps.*) Tu me regardes et tu te tais... Est-ce possible ?

LE PRINCE. — Que veux-tu que je dise d'autre ? Mes propos te mettent hors de toi. Est-ce vraiment ma faute si je suis convaincu de ce que je dis ?

SAMORY. — Ecoute. (*Un temps.*)

Je n'ai jamais trouvé absurde ou même inutile le fait que tu signales la puissance militaire ennemie. Ce qui m'exaspère, c'est l'insistance avec laquelle tu continues à croire que les Français nous balaieront comme de la saleté parce qu'ils sont mieux armés que nous. Non seulement il est faux de raisonner ainsi, mais pire, de telles idées, répandues dans le peuple, feraient baisser de moitié son ardeur combattive. A des faiblesses déjà bien lourdes à combler, viendrait s'ajouter une autre plus grave encore : tu ne peux pas savoir, mon fils, à quel point le moral

d'un soldat peut peser dans une guerre prolongée. Ce sont les hommes qui font la guerre et c'est d'eux et d'eux seuls que dépend son issue. Pense à l'effet dissolvant que produirait ta prise de position et tu comprendras tout mon désarroi.

LE PRINCE. — Je te comprends parfaitement, père...

SAMORY, *la joie se lit dans son regard*. — Oui... Je savais que tu comprendrais, mon fils bien-aimé. Quel bonheur de te retrouver... mon enfant...

LE PRINCE, *un peu gêné*. — Mais..., je considère que le problème reste entier puisque tu ne dis rien sur la manière dont tu crois pouvoir contre-balancer la supériorité technique de l'ennemi.

SAMORY. — Depuis quatre ans, je pense à ce problème. Dans mes calculs, j'ai parfaitement tenu compte de la force réelle de l'ennemi ; mais, contrairement à toi, j'ai également tenu compte de ses faiblesses ; car il en a, des faiblesses. Mon plan s'inspire de ces deux données.

LE PRINCE. — Et quel est-il ?

SAMORY. — Allons-y doucement !... Je vais te l'exposer, jusque dans le détail. Karamoko, personne dans mon entourage n'en est encore informé. Ecoute bien. (*Ils marchent, lentement, s'arrêtent et repartent.*)

La puissance des Français réside essentiellement dans leur artillerie. Nous ne devons donc pas répéter l'erreur d'Hamadou de Segou et nous enfermer dans une citadelle. Ils la broieraient. Le seul moyen de paralyser cette arme redoutable, c'est de les obliger à courir les plaines, mais suivant un itinéraire que nous aurons choisi, nous. Notre salut résidera dans l'extrême mobilité de nos troupes. (*Un temps.*) Tu comprends ?

En manœuvrant de la sorte, nous contrainsons l'ennemi à s'éloigner de ses bases d'appui, ce qui ne

l'arrange guère puisqu'il lui faut tenir les territoires qu'il a déjà conquis. Dans cette marche forcée, nous aurons aussi l'avantage du terrain que nous connaissons nettement mieux que ces hommes venus de loin.

LE PRINCE. — Mais leurs spahis connaissent le pays autant que nous, père.

SAMORY. — Mais c'est nous et non leurs spahis qui fixerons l'itinéraire et donc les lieux où devront se livrer les batailles. Et puis, ce sont les officiers blancs qui font les plans et non leurs spahis. Ceux-là ne sont qu'un ramas de traîtres et personne ne leur connaît de courage au combat... Ecoute plutôt la suite : Nous emploierons aussi l'arme secrète.

LE PRINCE. — L'arme secrète ?

SAMORY. — Oui, l'arme secrète. Nous jouerons sur deux tableaux : à l'intérieur, nous devons faire front, nous, les souverains du Mandingue. Il me faudra convertir à cette idée Hamadou de Segou que les Français ont écorché ces derniers temps et qui se réfugie en ce moment à Nioro. Il me faut me réconcilier avec Tiéba de Sikasso. Ce prince ne m'a jamais pardonné le siège de sa capitale. A l'extérieur, il me faut l'appui des Anglais qui ne dédaigneront certainement pas une alliance aussi préjudiciable à leurs rivaux les plus entreprenants. Crois-moi, si nous réussissons ces deux missions, l'ennemi s'en trouvera fort mal. Notre bravoure fera le reste.

LE PRINCE, *sceptique*. — Oui, l'idée me paraît bonne ; mais à vrai dire, je vois très mal nos soldats marchant sans objectif précis, un peu comme à l'aventure... Et puis, que deviennent dans tout cela, le pays que nous voulions défendre, les femmes, les enfants, les vieillards ?

SAMORY. — Le pays ? Eh bien ! Il se déplacera ! Et la population avec lui...

LE PRINCE, *ouvrant de grands yeux*. — Qu'est-ce que j'entends ?

SAMORY. — Ce que j'ai dit et qui se fera. Ecoute bien : Nous répartirons notre armée en trois phalanges. La première sera la mieux équipée de toutes. Elle seule aura droit aux fusils à tir rapide. Jamais elle ne devra accepter la déroute, quoi qu'il advienne. Sa mission ? Freiner le plus possible l'avance de l'ennemi. Elle devra par sa résistance farouche couvrir l'exode de nos populations ; de toutes nos populations. Même les malades seront évacués. Tout ce monde sera confié à la deuxième phalange dont certains détachements voleront de temps en temps au secours de la première en cas de besoin. Quant à la troisième, elle marchera loin devant nous. Elle aura pour tâche de conquérir des territoires nouveaux, de les organiser, d'y préparer notre arrivée. Direction de marche : l'Est.

Telle est ma tactique. Si nos capitaines l'appliquent correctement, je mets les Français au défi de nous vaincre.

Seulement, voilà : pour mettre en pratique une telle tactique, il faut des chefs intelligents et courageux. Et c'est bien ce à quoi je te demande de réfléchir mon enfant.

LE PRINCE, *après un long silence qui exaspère l'almamy*. — Tout se tient avec une logique implacable et je découvre dans ce plan toute la passion de ta vie, père, ton extraordinaire intelligence. (*Un temps.*) Mes craintes pourtant sont loin de se dissiper... Tout cela sent tellement l'aventure...

SAMORY, *qui explose*. — Ah ! traître... Va-t'en ! Et que plus jamais ta tête de chien ne reparaisse en ces lieux ! Va-t'en ! Va-t'en !!! (*Il s'affaisse sur son siège comme frappé d'une attaque cardiaque. Entre djéli Mory.*)

SAMORY, sentant sur ses épaules les mains du djéli, l'écarte d'un revers de bras. — Oh !... (Il se redresse péniblement et sort, dressé de toute sa stature, en comptant les pas comme un robot.)

TABEAU III

Quelque part. Le prince s'exerce au tir à l'arc. Une flèche. Deux flèches. Au moment où il bande son arc pour la troisième fois, entre Djéli Mory. Le prince fait semblant de vouloir tirer sur lui. Il désarme son arc sans quitter du regard Mory Fin'Djan.

MORY. — Tu as donc pris à la lettre les menaces de l'almamy ? Mais depuis quand a-t-on vu un prince renvoyé de son propre palais ? Ton père s'inquiète de ton absence, Karamoko ; et toute la cour avec lui.

LE PRINCE. — Il était sérieux ce matin lorsqu'il me chassait du palais. (*Il décoche nerveusement une flèche qui se perd au loin.*)

MORY. — N'empêche que j'ai dû, moi, courir toute la ville pour te retrouver.

LE PRINCE. — Si seulement c'était la preuve qu'il existât encore en ce monde quelqu'un qui se souciât de moi !...

MORY. — Djéli Mory aurait-il cessé d'être ton très fidèle et dévoué serviteur ?

LE PRINCE. — Djéli Mory, si tu conserves encore quelque amitié pour moi, descends en toi-même et juge en homme de savoir ce que je vais te dire.

MORY. — Tu es mon prince !

LE PRINCE. — Mory Fin'Djan, tu as été mon précepteur dix années durant. Je suis ton fils et tu me connais mieux que quiconque. Ce n'est pas à toi que j'expliquerai les soucis qui me rongent à cette heure. Qui saurait mieux que toi, lire dans mon cœur et me redonner vie ? Je souffre djéli Mory, atrocement. Je ne peux pas comprendre ce qui s'est produit ce matin.

MORY, *lui prenant l'arc, sans forcer.* — L'erreur est humaine mon fils. Ce qui distingue les hommes les uns des autres, ce n'est pas leur aptitude à ne point commettre d'erreur, mais la force qu'ont les uns, et qui manque aux autres, de reconnaître sans détour qu'ils se sont fourvoyés et qu'ils sont disposés à revenir sur leurs pas pour rencontrer la vérité.

LE PRINCE. — Tu te trompes de beaucoup, djéli Mory, si tu t'imagines que Samory Touré peut se dédire et rester sur une impression de défaite.

MORY. — Quoi ? L'almamy ?

LE PRINCE. — Oui, lui l'émir almamy Samory. Ecoute bien, Mory. L'heure presse et je crois qu'il serait criminel de louvoyer plus longtemps. Je me suis rendu compte ce matin que tout compromis était impossible entre mon père et moi. Il s'enferme obstinément dans son utopie. (*Un temps.*)

Tu es l'homme le plus puissant de la cour impériale, djéli Mory. Le peuple t'écoute et mon père lui-même te fait entièrement confiance. En toute chose, c'est d'abord ton avis qu'il recherche. Ecoute. Le pays marche à sa ruine et il faut faire quelque chose. Ce ne sont pas les chansons sur la prétendue bravoure des Mandingues qui nous sauveraient de l'écrasement total si d'aventure, nous nous avisions de combattre la guerre par la guerre, de prendre à nouveau les armes contre la France.

Certes, Archinard est un sot. Mais pourquoi ne pas

l'embarrasser en exploitant justement sa bêtise ? Tiens ! Il vient de m'envoyer un message. Il me demande de le rencontrer le plus tôt possible. Il insiste sur le fait que mon père arme fièvreusement son empire contre la France et qu'il est prêt à négocier, lui, par mon entremise, une paix juste et durable. Djéli Mory, l'occasion est unique. Il serait vraiment stupide de ne la point saisir. Rendons-nous à Siguiri où il nous attend. Nous serons revenus avant l'aube. Travaillons ensuite à faire accepter par le conseil militaire des décisions qu'à trois nous aurons arrêtées. Tu as suffisamment d'influence pour réussir cette opération de salut public. Si le conseil s'oppose à la guerre, que toi, tu t'opposes à la guerre, mon père sera bien obligé de reculer.

Mory Fin'Djan, je te le revaudrai toute ma vie. Et surtout, lorsque je serai moi-même sur le trône.

MORY, *il jette l'arc, marche à reculons, lentement, en remuant la tête, horriifié.* — Non ! Non ! Jamais ! Et je ne me tairai pas, Karamoko ! (*Il crache par terre et sort d'un pas précipité.*)

LE PRINCE, *complètement ahuri.* — Non, pas possible. Ce n'est pas possible !... (*Un temps.*) Il y a certainement quelque chose qui ne tourne pas rond à Bissandougou. A moins que ce ne soit moi qui perde la tête. Le seul mot de paix leur fait horreur. Ce n'est pas possible !

(*Vivement.*) Mais je n'en démordrai pas ! Dès cette nuit je me rendrai à Siguiri. Il faut extirper ce mal inconnu qui ravage la cour. Dieu m'aidera !

TABLEAU IV

Siguiiri. Archinard en peignoir joue seul aux échecs. Un galop de cheval suivi d'un hennissement. Un domestique nègre entre et annonce le prince Karamoko. Archinard va au-devant du visiteur, le salue et l'installe.

ARCHINARD. — Excellence, je dois avant toute chose réparer l'offense que je vous ai faite en vous obligeant à venir jusqu'à Siguiiri. D'abord parce que cette ville était vôtre et que nous l'avons arrachée de manière un peu brutale, je l'avoue... ensuite parce qu'il est contraire aux usages, chez nous en France, de voir un simple officier subalterne déplacer un ambassadeur.

LE PRINCE. — Vous me faites trop d'honneur mon ami. Vous représentez ici la France et je n'ai pour la France qu'amour et déférence. Nous nous valons bien, vous savez !
Et puis, l'heure n'est vraiment plus au protocole... Allez ! Je vous écoute.

ARCHINARD. — J'ai été informé du différend qui vous oppose à l'empereur votre père.

LE PRINCE. — Il faut croire que vous avez une oreille branchée sous le trône même de l'empereur Samory !...

ARCHINARD. — Non, excellence, je n'espionne pas votre pays. (*Un temps.*) Siguiiri est un carrefour et des centaines de voyageurs y passent chaque jour. C'est eux qui nous racontent, parfois jusqu'au détail, les grands événements et les faits divers des capitales mandingues. Bissandougou est si près de Siguiiri !

LE PRINCE, très sceptique. — Oui,... Je vois... Enfin !... Continuons !

ARCHINARD, *nullement gêné et tout à la limite de l'arrogance.* — Ainsi, on vous reproche de défendre la paix et par conséquent de pactiser avec la France ?

LE PRINCE. — Eh bien ! Je ne vois rien qui puisse vous étonner, Monsieur Archinard. Pactiser avec la France eût-il été un crime si votre politique s'était avérée moins agressive à l'égard des populations et des princes de ce pays ? C'est vous qui faites obstacle à la paix que prêche votre gouvernement, lieutenant. Vous et vos semblables !

ARCHINARD, *ironique.* — Soit... Mais c'est précisément parce que j'ai commis des erreurs que j'ai maintenant recours à vous pour m'aider à redresser cette situation bien trop compromise.

LE PRINCE. — Et qu'attendez-vous de moi ?

ARCHINARD. — Tout ! La sauvegarde de la paix. Si vous y parvenez, vous m'aurez permis de racheter mes fautes et de préserver ici l'honneur de la France. Et je vous le revaudrai, croyez-m'en.

Si vous y parvenez, vous aurez, pour votre gloire personnelle, accompli la tâche capitale dans laquelle échouent et se brisent tant d'hommes d'état : réaliser le bonheur du peuple dans l'instant et lui garantir l'avenir.

LE PRINCE. — Il ne suffit pas de désirer la paix pour l'établir, mon ami. Ce n'est pas la foi qui me fait défaut. Le malheur est que tout le monde ne pense pas comme moi et que, justement, ceux qui m'accusent de trahison sont pour l'heure les plus forts. Je ne vous reproche pas de croire en moi, lieutenant ; seulement, sachez que je ne suis qu'un prince. Il est mal de surestimer les gens... (*Un temps.*) Toutefois, les idées justes finissent toujours par triompher et je crois qu'il n'est pas de sagesse plus grande que celle qui consiste à laisser travailler les événements et le temps.

ARCHINARD. — Je vous trouve bien pessimiste, excellence. N'avez-vous pas mon soutien le plus total ? Agissez donc ! Puisque les autres ne se croisent pas les bras.

LE PRINCE. — Agir... Je veux bien. Mais je vois mal de quelle utilité me serait votre soutien lorsque le problème qui se pose est de convaincre mon père et toute sa cour.

ARCHINARD. — Votre père... L'empereur et sa cour... Vous touchez au nœud du problème !

LE PRINCE. — Qu'est-ce à dire ?

ARCHINARD, *il se lève et mains au dos, marche à grands pas.* — Le voilà, l'obstacle auquel se heurtent nos efforts communs.

LE PRINCE, *la colère dans la voix.* — Je ne vous suis pas, lieutenant...

ARCHINARD. — Voyez-vous, excellence, vous me reprochiez tout à l'heure d'avoir, par mon comportement, desservi la cause de la paix. En un sens, c'est vrai. Mais ce qu'on ne vous a pas dit, ce qu'on ne pouvait pas vous dire, c'est que je n'ai été amené à cette extrémité que par la force des choses.

Pendant les six premiers mois de mon arrivée ici, j'ai multiplié les contacts avec l'empereur votre père. J'ai tout dit, tout fait, tout essayé pour que se transforme le climat de suspicion qui régnait entre nous. J'ai essuyé échec sur échec. Telle est la vérité. Toute la vérité.

Or, voilà que vous êtes venu. Vous ne pouvez pas vous imaginer tout l'espoir que mon pays place en vous. Toutes les lettres, tous les rapports que j'ai reçus de Paris vous désignent comme la grande chance du pays mandingue. Vous êtes jeune et dynamique. Vous êtes lettré. Vous connaissez la France pour y avoir vécu... Pour nous, prince, vous symbolisez l'avenir. Il ne tient qu'à vous de changer le

destin de votre peuple. Vous n'avez qu'un mot à dire et la France vous portera sur ce trône qui rend si présomptueux l'empereur votre père et cet insolent de Mory Fin'Djan. (*Et comme le prince réagit à cette insulte, Archinard enchaîne, très rapidement.*) Vous me passerez bien cet écart de langage, prince, la situation est si dramatique ! J'ai simplement voulu dire que l'empereur est vieux ; qu'il ne peut plus raisonner sainement ; qu'il se berce d'illusions lorsqu'il nous renvoie nos traités... Voyez ! Depuis quatre ans, il prépare frénétiquement la guerre. N'est-ce pas là rêverie insensée ?

Prince, il importe de mettre un terme à cet accès de rage. Il faut sauver le peuple mandingue. Prince, détronéz votre père et prenez le pouvoir ! Je vous en donne les moyens. Tous les moyens : armes, munitions, hommes, argent... tout ce que vous voudrez. Neutralisez-le avant qu'il ne soit trop tard.

LE PRINCE, *excédé*, se dresse. — Assez ! A qui crois-tu parler ? A un esclave ou au fils de l'empereur ? Tu es un chien enragé et tu n'as rien de commun avec le gouvernement de France !

ARCHINARD. — Quoi ?

LE PRINCE. — Tais-toi ! Je te ferai rapatrier, moi, et ce sera le premier acte des pourparlers que j'engagerai avec la France, envers et contre toutes les forces du mal dont toi, ignoble Archinard. (*Il crache au sol son mépris et se retire.*)

ARCHINARD, *pétrifié*. — Malheureux !... Tous pareils !... (*Au prince qu'il ne voit plus que de dos.*)

Va, malheureux ! Cours à la mort qui t'attend et que tu auras désirée par ta bêtise !

L'arrière-cour du palais. Moussou Bâ est assise. Elle égrène un chapelet pendant que la griotte la comble d'éloges, l'amuse pour la sauver de l'ennui. Bintu met la dernière main à sa coiffure. Bintu ne parle pas, ne sourit pas. Elle semble dévorée par le chagrin.

Entre Matôgôma.

MOUSSOU BA. — Quel malheur te poursuit, ma fille ? Tu sembles toute malade d'inquiétude. Quel malheur te poursuit, Matôgôma ?

MATOGOMA. — La honte, Bamoussou, la honte. La ville entière est pleine du bruit de sa trahison. On parle de lui couper la tête. On me montre du doigt, partout, dans les rues. Chaque palissade m'épie. Chaque mur me jette au visage sa moisson de haine et de crachat. Je viens te supplier de me dire, Bâ Moussou. Je ne comprends plus rien. Plus rien ! Je deviens folle.

MOUSSOU BA. — De qui, de quoi parles-tu Matôgôma ?

MATOGOMA. — De quoi veux-tu que je parle ? Bissandougou ne connaît qu'un sorcier, qu'un traître, qu'un parricide !... Un seul ! Je te parle de Karamoko, Bamoussou. De qui d'autre parlerait-on ?

MOUSSOU BA. — Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Où vas-tu chercher toutes ces histoires ?...

MATOGOMA. — L'almamy ne m'a rien caché. Il m'accuse de tous les maux qui frappent ce pays. He ! Allah Kabo... (*Un temps.*) Il m'a dit que j'étais une mauvaise mère, que j'aurais dû mieux éduquer mon fils. Karamoko n'est-il pas un homme ? Et que puis-je dire qui vaille à ses yeux, moi, pauvre femmelette ? Sidi Bâ nous revient d'au-delà des mers, la bouche pleine de nouvelles mauvaises... Kéré Brahima aussi nous revient de Ségou et de Sikasso, la bouche pleine

de nouvelles mauvaises. A les en croire, Sran Mory devra se battre seul, contre l'ennemi blanc. Toutes les démarches pour l'unité ont échoué. Le Mandingue est plus que jamais divisé. Ecoute-moi bien. C'est ma main que l'almamy croit découvrir dans ce sac à malheurs. Mon crime est d'avoir enfanté un monstre. Je ne comprends rien, Bamouso. Plus rien. Je deviens folle. Folle. Folle... (Sa voix est à la limite du sanglot.)

Bintu se cabre, porte ses mains à la taille. Elle regarde Bamouso droit dans les yeux. La vieille femme supporte un instant ce regard franchement hostile et détourne le visage. Elle surprend à nouveau Bintu labourant des yeux son front et la nuque de Matôgôma.

BAMOUSO. — Pourquoi ce regard de sorcière, Bintu ?

Bintu se tait et continue de regarder. Matôgôma se retourne et sent peser sur elle le dur regard de Bintu.

BINTU, en elle-même. — Fini le mystère. Ni les toits ni les arbres n'auront nul besoin de murmurer désormais. Tout s'éclaire. Tout conspire contre Karamoko dans ce maudit pays. Tout et tous ! Son père y compris. (Un temps.) Comme tu me dégoûtes Mouso Bâ - tête - scélérate - de - serpent - minute !

MATOCOMA. — Tu vas cesser de nous regarder, Bintu ?
Il n'y a que les sorciers qui regardent ainsi les gens.

BINTU. — Il n'y a que les sorciers pour reconnaître le regard d'un sorcier.

MATOCOMA. — Tu m'accuses de sorcellerie, moi, ta belle-mère ?

BINTU. — Je n'accuse personne. (*Vivement.*) Ce sont les faits qui vous accusent, tous et toutes. C'est vous qui complotiez contre mon fiancé. Comme c'est amusant de voir les sorcières donner la chasse à la sorcière. (*Elle rit, d'un rire à la limite de l'insolence.*) Comme c'est amusant.

MATOGOMA, *qui se dresse vivement.* — Tu blasphèmes !

BINTU. — Moi, Bintu ? Qui blasphème ?

MATOGOMA. — Tu ne sais pas ce que tu dis.

BINTU. — Je ne sais pas non plus ce que je veux. Mais vous savez, vous, ce que vous voulez. Allah nous jugera tous, un jour prochain !

MATOGOMA. — Tais-toi !

BINTU. — La menace. Toujours la menace. Une de plus et c'est ma belle-mère.

MATOGOMA. — C'est toi le malheur de mon fils. Tu l'as livré aux sorciers de Bissandougou et tu veux maintenant l'achever ?

BINTU, *enragée.* — Toi aussi tu voudrais qu'on taise le crime ? Mais je parlerai, moi la sorcière. Va donc te rallier à la meute, traîtresse. Je n'avalerais pas ma langue, moi ! Quoi ? Toi sa mère ? Creuser sa tombe avec tes propres ongles ? Non ! Jamais ! Je n'avalerais pas ma langue. (*Matôgôma marche sur Bintu, agressivement. La griotte s'interpose.*)

LA GRIOTTE. — Pas ici, Matôgôma. Tu offenserais Bamoussou, la mère de l'almamy, notre reine, notre mère à toutes. C'est elle que tu aurais frappée si tu t'avisais de lever la main sur Bintu. Comment te faire pardonner pareil sacrilège ? (*A Bintu.*) Tu es si jeune encore. (*Un temps.*) Le mil vivra le temps des étoiles migratrices mais renaîtront les fleurs de sorgho. Germeront les grains de maïs à barbe rouge, à barbe blanche... Fleuriront les plaines

tant que passeront, calmes et sereines, fécondantes aussi, les eaux royales du Djoliba. Sais-tu le temps que dure un éclair, même au plus fort de l'orage ? Prends donc un siège, petite rosée des matins d'hivernage... et bois à cette source de vérité, la voix salubre de la femme des femmes. (*Elle s'approche de Bintu et tente de lui prendre la main.*)

BINTU. — Dépasse-moi, langue de vipère ! Oiseau de malheur ! Sac à parole. Sac vide. Sac à venin !

LA GRIOTTE. — Koutoupou !

BINTU. — Toute l'eau d'un canari tiendrait dans tes mains étanches, je le sais ; mais jamais tu n'étoufferas la haine qui ravage mes entrailles, djéli Mouso. Va-t'en loin de moi, diablesse. (*Elle marche sur elle et la menace de son peigne de bois.*)

LA GRIOTTE. — Koutoupou ! (*Elle recule.*) Maha !... Matôgôma... elle... elle devient folle !

MOUSSO BA, très sévère. — Bintu ! Bintu ! (*Un temps.*) Karamoko a tordu la queue du lion. Il a préféré les clefs de l'enfer à celles du paradis. Ce n'est pas en agissant de la sorte que tu le sauveras. Au contraire, tu dresses contre lui ce que la terre mandingue a de plus sacré, de plus viril... Tu l'assassines, Bintu. Est-ce donc là ta manière de l'aimer ? (*A Matôgôma.*) Que la paix te visite, ma fille. Rentre chez toi. Et que la paix t'y accompagne. (*Un temps.*) Rien que la paix. (*Matôgôma sort et Mouso Bâ, de la tête, fait signe à la griotte de sortir.*)

..

MOUSSOBA. — Mais quel démon s'est emparé de ton âme, ma fille ?

BINTU. — Je suis rassasiée de tes paroles mielleuses, douairière souveraine. Mais je dis et je répète que

je n'avalerais pas ma langue. Jamais ! (*Un temps.*)
C'est toi qui trames tout ce complot depuis ton obscur hypogée. Mais tu tombes mal, cette fois. Bintu n'est plus une gamine. Bintu voit aussi clair que l'aigle des rochers. Ses yeux sont désillés. (*Vivement.*)
Je serai la vermine de vos rêves de gloire...

BAMOUSO. — Tais-toi insolente !

BINTU. — C'est toi qui te tairas et c'est la mort qui vous fermera la bouche à vous tous, à toi et à tous les égorgeurs de Bissandougou.

BAMOUSO. — L'almamy le saura...

BINTU. — Lâche dès à présent tes vautours ; qu'ils partent. Qu'ils aillent redire à Samory mes propos sacrilèges. Et qu'il m'égorge. Entends-tu ? Qu'il m'égorge ! Mais rien ne vous sauvera du désastre, vous et vos lois scélérates. (*Elle crache au sol.*)

Boussoba foudroie Bintu du regard et sort. Bintu la poursuit de son petit rire féroce.



Lumière noire. Des signes... des visions de toute sorte. Bintu cesse d'errer. Elle se fige, prend sa tête entre les mains et pousse un rire indescriptible. Elle danse, parle, danse et parle.

BINTU. — Nous voici face à face vieille mégère aux molaires de pierre. Mais c'est moi qui te fascinerai ! Gonfle, gonfle, gonfle-le, ton goître et dilate ta pupille vitreuse.

Me voici. Mes yeux dans tes orbites profondes. Et je danse pour toi la danse des ombres fortes. Tam-tam ! Tam-tam ! Tam-tam !...

*Rire diabolique. Elle danse.
Elle hurle, comme dans un cauchemar.
Son regard se fige...*

Viens, frêle moissonneuse au regard de fer
Viens faucher tes grains d'or
Car voici que j'attends,
Plus radieuse que jeune épousée...

Nulle part le crime n'est absent
Pour ta gloire chacun l'enfante et le couve passion-
nément.

Le monde rayonne des ténèbres du mal
Viens, frêle moissonneuse au regard de fer
Viens faucher tes grains d'or.

Viens caresser la tête grise des rois
Mort vengeresse
Viens puiser de tes mains poreuses le sang maudit
des seigneurs de la guerre.

Viens sourire aux vampires de ce monde
Viens
Frêle moissonneuse au regard de fer
Viens !!! Viens... Viens !!...

*Elle hurle et s'effondre, comme atteinte en plein
cœur.*

TABLEAU VI

LE PEUPLE SUR LA PLACE PUBLIQUE

Deux groupes de promeneurs se rencontrent.

PREMIER HOMME DU PEUPLE. — Vous savez ce qu'on raconte maintenant à Bissandougou ?

SECOND HOMME DU PEUPLE. — Quoi, l'affaire du prince Karamoko ?

PREMIER HOMME DU PEUPLE. — C'est devenu grave, maintenant, vous savez ! Il paraît qu'il est contre la guerre.

SECOND HOMME DU PEUPLE. — Et alors, tu n'es pas contre la guerre, toi ?

PREMIER HOMME DU PEUPLE. — Tu es fou, toi. Qui n'est pas contre la guerre ? Mais il s'agit de la guerre contre les blancs !

SECOND HOMME DU PEUPLE. — Et tu dis que le prince ne veut pas se battre contre les blancs ? Mais... c'est toi qui es fou ! C'est le plus brave de tout l'empire.

PREMIER HOMME DU PEUPLE. — Toi, tu as toujours la tête en l'air. On dirait que tu n'es pas à Bissandougou. Depuis hier, tout le monde raconte que le prince a fait palabre avec l'almamy...

TOUT LE PEUPLE. — Avec l'almamy ?

PREMIER HOMME DU PEUPLE. — Oui... Avec l'almamy. Et vous savez pourquoi ? Parce qu'il dit que les blancs aiment la paix et que c'est nous qui les provoquons... Et que si nous osons nous mesurer à eux, ils nous écraseront comme un éléphant écrase une souris.

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE. — Il a dit ça, lui ?

TOUT LE PEUPLE. — Il a dit ça ?

PREMIER HOMME DU PEUPLE. — On dirait que vous n'êtes pas à Bissandougou. Le prince a insulté l'almamy. Il s'est moqué de nous tous. Il dit que nous sommes des femmes et que les blancs peuvent nous

tuer tous, s'ils le veulent, comme des mouches. Et puis, et puis il a été jusqu'à Siguiiri comploter avec ce Brakro d'Archinard. Tout le monde parle de lui maintenant comme d'un fils de chien. Vous ne saviez pas encore ça, vous ?

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE. — Laï lala-a-a-a !...

PREMIER HOMME DU PEUPLE. — Tu vois maintenant ? C'est un traître ! Toi qui le prenais pour un dieu de la guerre ! C'est un poltron ! (*Un temps.*) C'est comme ça ! Les hommes pourrissent comme les mangues.

TROISIÈME HOMME DU PEUPLE. — Mon vieux !... Si c'est un type comme ça qu'on va nous donner comme empereur !... Ça, jamais !

QUATRIÈME HOMME DU PEUPLE. — Jamais ! Qu'on le pende !

CINQUIÈME HOMME DU PEUPLE. — Qu'on le pende !

TOUT LE PEUPLE. — Fama akoun'tiké ! Fama, akoun'tiké !...

SIXIÈME HOMME DU PEUPLE. — Eh ! Eh !! doucement. (*Un temps.*) Doucement, doucement... Il paraît que tous les chefs de guerre sont d'accord avec lui. (*Rumeurs hostiles.*) Eh ! Eh ! Eh !!! moulo ? Mais... ils sont fous ? (*Vivement.*) Je dis que tous — les — Kéléti qui sont d'accord avec lui. C'est Mory Fin'Djan lui-même qui a parlé de leur complot.

CINQUIÈME HOMME DU PEUPLE. — Ah ! Ils périront ! tous périront et c'est nous que les étranglerons s'ils préférèrent les blancs à notre almamy. Fama...

LE PEUPLE. — Akoun'tiké !...

CINQUIÈME HOMME DU PEUPLE. — Fama !

LE PEUPLE. — Akoun'tiké !...

La foule s'ébranle et fonce au palais.

TABLEAU VII

Les trompes. L'almamy entre, suivi de sa cour et notamment de Mory Fin'Djan. Entre ensuite le prince Karamoko, encadré par des sofas armés.

SAMORY. — Dieu fasse que rien ne nous écarte du chemin de la justice et de la vérité.

Mes amis, le procès d'aujourd'hui doit revêtir un caractère exceptionnel, parce que l'accusé est un Touré, précisément celui-là même qui devait prendre en main les destinées de ce pays dès la fin de mon règne. Je ne me sens pas le droit de présider moi-même ces assises. Les lois de l'empire doivent avoir cours et s'appliquer intégralement à tous, moi-même y compris. Jamais je n'ai cessé de le répéter. Toujours et en tout lieu la vérité doit triompher, fût-ce aux dépens d'un simple laboureur, ou du prince héritier.

LE PEUPLE. — Karamoko Touré. (*L'accusé se lève.*) Tu es accusé d'avoir trahi ton pays, ton peuple et ton propre trône.

PREMIER HOMME DU PEUPLE. — Tu as pactisé avec le plus cruel ennemi du peuple mandingue, tu l'as servi avec dévouement.

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE. — Tu as voulu répandre l'épouvante parmi le peuple ; tu as tenté d'abattre son moral en lui prêchant la peur du danger.

TROISIÈME HOMME DU PEUPLE. — En agissant ainsi, tu as renié notre race et souillé le glorieux passé des Touré dont tu es issu.

LE PRINCE, *très ferme*. — Qui m'accuse ?

LE PEUPLE. — Ton peuple !

LE PRINCE. — Le peuple ? Mon peuple ? Qui donc ? Vous ? (*Il éclate de rire.*) Soit. (*Vivement.*) Mais il y a bien quelqu'un qui a pris sur lui de convoquer cette assemblée ?

SAMORY. — Moi-même, prince. Moi, Samory Touré. Ton père et ton maître ! Es-tu satisfait ? Dis-nous combien de temps tu te riras de la terre mandingue.

LE PRINCE, *visiblement ému*. — A moi aussi la terre mandingue... mon père... (*Un temps.*) Le monde parlera longtemps du coup qui m'est porté. Je te remercie Fama. Je te salue, peuple du Wassulu. Encore un mot : où et quand ai-je trahi le pays ? Comment l'ai-je trahi ? Raffraîchissez-moi la mémoire.

MORY FIN'DJAN. — Lorsqu'à la suite du traité de Kéniéba-Koura, l'almamy a manifesté le désir de t'envoyer en France comme ambassadeur et comme otage, j'ai été à la cour le seul homme à m'opposer à ce projet. J'ai néanmoins fini par comprendre que l'almamy tenait à ce geste parce qu'il voulait mettre le gouvernement français à l'épreuve. En effet, hormis le patrimoine sacré de nos ancêtres, ce cher pays mandingue dont l'âme palpite en nous, qu'y-a-t-il de plus cher au cœur d'un homme que son fils ? En te désignant comme la garantie de sa bonne foi, l'almamy, pourrais-je dire, a signé l'acte de Kéniéba Koura avec le sang de ses veines. Cela n'a pas suffi, prince, pour faire comprendre aux Français que nous désirions la paix ; vraiment la paix. Mille et une fois, ils ont violé notre territoire, malmené nos populations, piétiné chaque clause des traités, de tous les

traités qu'ils ont eux-mêmes signés : Kéniéba Koura, Bissandougou, Niako... Siguiri où tu t'es rendu hier, Siguiri ne compte plus au nombre de nos cités. Ils nous l'ont prise par un traité inégal. Siguiri où tu t'es rendu hier, Siguiri fut le théâtre de l'affaire Saba-Tigui. C'est à Siguiri, c'est-à-dire sur notre frontière nord qu'Archinard construit en ce moment même un fort. Et puis, toute la terre du Mandingue n'est-elle pas à feu et à sang par la faute de l'envahisseur blanc ? Le Djoliba ne charie plus que des eaux vermeilles, le sang de notre peuple. Partout ils brûlent et pillent. Mamadou Lamine, le roi des Sarakollé : mort ! Son fils Souaïbou, un adolescent de dix-huit ans : mort ! Mort, fusillé sans jugement. Morts aussi des milliers de simples gens réduits au travail forcé. Qui saurait se souvenir de tous leurs crimes si ma mémoire n'y parvient, moi le maître des griots ? Tout cela, tu le sais et c'est nous que tu accuses de bellicisme. Tout cela, tu le sais, et tu trouves absurde que nous préparions notre peuple à la résistance ? Tout cela, tu le sais, prince, et tu te ravales jusqu'à ramper aux pieds d'Archinard pour négocier avec lui on ne sait quelle paix nouvelle ? Dignité, honneur, amour du pays et du peuple, tout cela ne compte plus pour toi, Karamoko. Et tu nous reviens de France, truqué. Le voilà ton crime. J'ai parlé, Fama, et je voudrais m'être trompé.

PREMIER HOMME DU PEUPLE. — Prince Karamoko, la voix de djéli Mory a toujours été la voix du peuple et de l'empereur, et nous savons que rien de ce qu'il a dit ne t'a échappé. Parle, que le pays t'entende, car tous, comme lui, nous voudrions nous être trompés.

LE PRINCE. — Mory Fin'Djan oublie un autre chef d'accusation. J'ai eu avec lui-même un entretien et je lui ai proposé d'user de son influence pour isoler l'alnamy mon père et l'amener à renoncer à la solution militaire du conflit.

MORY FIN'DJAN. — J'ai repoussé l'offre que tu m'as faite, et bien que je t'aie clairement fait savoir que je ne me tairais pas, je n'ai pas voulu souiller mon nom par un acte de délation. C'est plus par honneur que par infidélité à l'empereur que j'ai cru devoir me taire. Aussi tu n'auras dit que la stricte vérité.

LE PRINCE. — J'ai rencontré Archinard : c'est vrai. Et c'était à Siguiri. Que Siguiri soit pour mon peuple le symbole de l'agression étrangère, je le reconnais. Mais que suis-je allé chercher à Siguiri ? Quel engagement ai-je pris à Siguiri ? C'est ce que Mory Fin'Djan, ni personne d'autre ne peut dire. (*Un temps.*)

A Siguiri, Archinard m'a proposé de détrôner l'empereur avec son aide. (*Rumeurs dans l'assistance.*) Comme j'ai proposé à Mory Fin'Djan d'isoler l'empereur avec mon aide.

A Siguiri j'ai repoussé brutalement cette offre comme la mienne l'a été par Mory Fin'Djan.

Revenu de cet entretien, je n'ai pas cru devoir en informer l'almamy, observant en cela la même attitude que Mory Fin'Djan.

Au total, mon accusateur peut et doit être accusé du même complot que moi, de la même trahison. (*Un temps.*)

Reste ce problème de la guerre et de la paix. A entendre djély Mory, mon « témoin à charge » tout se passe comme si je n'avais jamais désiré que la ruine de cet empire dont je demeurais, jusqu'à cette heure, le seul héritier. Or, je dis, Mory Fin'Djan recherche la paix, rien que la paix, pour le pays, pour notre peuple... Mais je dis aussi, et j'affirme et je soutiens que Karamoko recherche la paix, rien que la paix, pour le pays, pour le peuple. Lui parle de renforcer la paix par la guerre. Je parle, moi, de renforcer la paix par la paix. Seuls diffèrent donc, pour un même but, les moyens que l'un et l'autre nous choisissons. D'où vient alors que ce qui est

patriotisme chez lui prend chez moi le nom de crime ? A-t-on jamais vu hommes qui pensent et dont les avis ne diffèrent ? En m'accusant, je le dis haut, Mory Fin'Djan s'accuse lui-même.

Cependant, c'est vers le peuple que je voudrais me tourner un instant. La guerre, celle que vous préparez, elle ne sera en rien semblable à la conquête de Kankan, de Faranah, ou de quelque autre cité mandingue. J'ai eu le temps de juger de la puissance militaire de la France, et je n'ai pas le droit de vous entraîner tous, vous autres simples gens, dans une aventure dont je prévois l'issue fatale. Je vous aime trop pour m'abandonner à pareille folie. Je vous aime, et certainement plus que Mory Fin'Djan. Et si par malheur l'illusion d'une gloire incertaine devait l'emporter sur le bon sens, peuple du Wassulu, du Toron... compatriotes, je vous prédis que votre ruine serait totale et bien lugubre votre destin. D'un mot, sachez-le tous, les blancs peuvent nous éliminer de la surface de la terre s'ils le désirent. Telle est ma conviction.

J'aime ce pays, mon peuple et mon empereur.

Je n'ai nulle complaisance pour notre ennemi commun. Je le redoute. Où donc est mon crime ?
(*Long silence.*)

SAMORY, *très grave.* — Tu poursuis ton œuvre, Karamoko. Tu continues d'abuser le peuple. Ce ne sont plus les envahisseurs qui s'occupent de nous intimider, c'est toi qui t'en charges à leur place. Ils t'ont nourri de leur venin et c'est ici, en terre mandingue que tu viens le répandre pour assassiner ta propre race !

Tiens. (*Il sort de sa poche une lettre qu'il tend à l'accusé.*) Voici le fruit de tes tractations. (*Un temps.*) Archinard menace de me déclarer la guerre si, de l'avoir rencontré, il est porté la moindre atteinte à ta personne. Il te comble d'éloges et t'appelle le seul véritable ami de son pays. (*Un temps.*)

Mais il t'aura vraiment mal servi ton cher et fidèle allié.

Peuple du Wassulu et du Toron, je demande pour le prince Karamoko, et en ton nom, la peine de mort.



EPILOGUE

Archinard tint parole et sitôt connu le résultat du procès — le prince ayant péri — la horde qu'il n'avait cessé d'intoxiquer déferla sur l'empire de l'almamy Samory. Truffions blancs et spahis conquièrent une à une des cités vides ; le peuple s'était levé, et, sous la bannière du plus génial des stratèges que l'Afrique ait jamais connu, avait commencé sa longue marche vers les pays du soleil levant.

Face à l'ennemi, les soldats d'élite firent merveille. Ils avaient pour vaincre un courage sans égal. Si bonne était leur cause que la peur déserta leurs rangs, dès les premiers chocs. Aux mercenaires noirs qu'Archinard avait rangés en première ligne, ils assénèrent des coups si rudes que leur zèle de traîtres chuta et qu'ils menacèrent de se rebeller si les blancs eux-mêmes ne prenaient le risque d'affronter les Sofas.

L'ennemi s'était juré d'en finir, juste en quelques semaines. Il guerroya sept ans ; sept années longues et longues ; quatre-vingt-quatre lunes pendant lesquelles le peuple mandingue accumula faits et gestes et se couvrit de gloire. Longtemps encore le monde se souviendra des Sofas car immortels furent leurs exploits et sublime leur exemple. Jusqu'à ce jour, leur souvenir rougeoit comme flamme éternelle au cœur du simple berger des savanes et jusque dans les contrées forestières d'Eburnie.

Ils allaient

Front haut,

Ces conquérants infatigables,

Et leurs têtes noires effrayaient les fauves à l'affût.

Nulle entrave n'inquiétait leurs jambes trempées

Et leurs cœurs étaient de granit.

Sur le chemin de la gloire,

Ni la soif ni la faim n'arrêtaient leur marche.

Le soleil qui chauffe

Et qui d'ordinaire ramollit l'ardeur au combat,

Le soleil les vivifiait,

Eux,
Et décuplait leur souffle inépuisable ;
Et la pluie,
Même l'averse des rudes hivernages
Ne pouvait alourdir leurs pas.
C'étaient des géries infernaux,
Des fils d'invisibles puissances souterraines ;
L'énergie leur venait du sol qu'ils foulaient aux pieds.
Aux menaces du tonnerre insolent,
C'est par un mépris souverain qu'ils répondaient ;
Mais l'éclair qui embrase le sentier obscur les amusait ;
La tempête aussi les amusait,
Parce qu'elle offrait à leurs oreilles brûlantes
Une musique pieuse et guerrière.
Ils allaient,
Ces géants surgis des entrailles du continent.
Après au combat,
Ils n'avaient de trêve que pour savourer une victoire.
Et c'est pourquoi,
Quand au soir d'une affreuse mêlée où mille et mille têtes
d'infâmes tirailleurs étaient tombées sous leurs coups,
Vainqueurs souillés d'un sang indigne et maudit,
Ils emplissaient la plaine de leurs chants glorieux,
Comme un écho sonore,
La voix du peuple qu'ils servaient répondait à leur appel,

« Bénis soient vos cœurs
Guerriers indomptables,
Bénis soient vos fils
Pour que vive et règne toujours plus magnifique
Notre almamy au cœur si pur.
Allez donc
Lions du Wassulu.
Allez !
Car tôt l'infidèle au pâle visage pliera le genou.
Et si pour plaire à l'agresseur des frères ennemis
venaient à couper sous vos pieds les ponts de liane
sur les fleuves,
Sofas intrépides,

Allez toujours
Car sur les fleuves impétueux,
Nos os dégarnis s'aligneraient en blancs radeaux
Et nos langues,
Nos langues assoiffées laperaient l'eau vive
Pour vous les faire passer à gué.
Les traîtres périront,
Sofas,
Sous vos coups redoutés,
Et la paix et l'abondance nous reviendront sur
vos ailes.
Bientôt, très bientôt,
Las de guerroyer en terre mandingue,
L'homme blanc repassera les dunes du sahel
Et s'en retournera au pays des glaces éternelles.
Fatigué, vaincu,
Il s'en ira loin des vertes rives du Djoliba,
Pour que vive et règne toujours plus magnifique
Notre almamy au cœur si pur... »

Ainsi vibraient, voilà six décades nos sylves et nos
savanes.

Semant partout courage et fierté mâle,
Les Sofas aux pieds agiles couraient les plaines,
Sur les traces de bandits au blanc visage.
Leurs hymnes gonflaient les poitrines d'espoir
Et les génies eux-mêmes, pour les voir
Guettaient dans l'ombre leur passage.

L'œil

Faut-il dissenter sur l'art ? Il s'agit d'abord de créer. C'est dans les replis du réel que germe la pensée. Pour que naisse et s'enracine l'idéal, il faut que soient la sève, le chaud... l'insondable purin du vécu : l'écorce tangible de la vie et donc du vrai. A chaque hivernage, sa moisson de pluie et ses tourbillons de vents spécifiques. Pourquoi faudra-t-il donc exhumer à tous les prix les prouesses défuntes ? Ce qu'il faut à l'Afrique d'aujourd'hui, ce sont d'autres chants, d'autres hymnes, d'autres « oriki ». Il suffit que d'une saison à l'autre, d'un hivernage à l'autre, le troisième œil du sorcier sache révéler la nature des vents nouveaux et les moyens de les pacifier. Il suffit que d'une année à l'autre, l'effort de l'homme sache convertir en moissons nouvelles toutes menaces de crues hivernales. N'est-il pas vrai que nos forêts et savanes vivent à chaque étape de la même vie à la fois ancienne et neuve ? Confessera son crime à la face de la tribu celui-là seul qui aura, par quelque maléfice, inhibé la douce, lente et patiente montée de la sève, le long cheminement de la sève salvatrice depuis le bourrelet des pivotantes jusqu'aux vertes luminosités des frondaisons. Pourquoi lors faudrait-il qu'à tous les prix cette génération nôtre danse pour son tour de danse un rythme, un pas qui ne lui soit pas propre ? L'essentiel n'est-il pas de voir le cercle s'élargir, vibrer, se liquéfier, puis ruisseler pour conquérir au comble de son délire tout l'espace qui lui est dû ?

Il s'agit avant tout de créer. Non cet art de reniement que les premiers nous avons su justifier parce qu'il n'était rien moins que la danse des temps de servitude. Non plus cet autre art, tout de vaillance pourtant, dont

nous avons su nous délecter parce qu'il était bien nôtre. Et jamais nous ne nous sommes fait faute de confesser publiquement que seul il sut nous émouvoir et déchaîner en nous les flammes et les rythmes qui nous consomment aujourd'hui. Nous ne marquions alors que le pas. Or, nous voilà pris à notre insu dans les vrilles du cercle, à notre tour liquéfiés par les brasiers et le chaud de l'air morcelé puis distribué en tranches rythmiques. Nous voilà appelant nous aussi, comme l'oiseau de Dieu — l'alerte et bel oiseau bleu : le touraco inimitable danseur sur la branche du kôdo —, la pluie neuve de l'hivernage — notre — temps — de — consécration. Mais pourquoi donc ne danserions-nous pas à notre tour ? Pourquoi faudrait-il que plus jamais ne revienne l'hivernage ? Pourquoi faudrait-il que meurent forêts et savanes, que plus jamais du bourrelet des pivotantes aux lumineuses nervures des frondaisons, une sève nouvelle doucement, lentement et patiemment ne s'élève pour un retour de vie fraîche ? Il s'agit de créer. Aux voix qui s'élèvent, pour nous accuser de sorcellerie, il s'agit de dire tout net : que vive le sorcier s'il sait préserver nos terres ; qu'il vive longtemps s'il sait lire dans les vents ; qu'il vive éternellement s'il peut garantir au vieux continent sa sève et son rythme et un retour de vie neuve.

L'œil. Un symbole. Un signe : la face grimaçante du sorcier qui accuse. Car il s'agit d'y voir clair. Est-il vrai que dans le secret de l'ancre, se réfugie, pour que fructifient mes misères, cet autre moi-même, mon frère à la « couleur de nuit » ?

ZADI ZAOUROU.

Le bureau de Sôgôma Sangui. Grand luxe. Au-dessus de la table de travail, un magnifique cadre pour photographie, mais vide. Sôgôma Sangui est à sa table de travail.

SOGOMA SANGUI, *il appuie sur un bouton. Une sonnerie retentit, la porte s'ouvre. Entre le planton.* — Séri !

SÉRI. — Patron !

SOGOMA SANGUI. — Fais-moi venir mes deux chauffeurs.

SÉRI. — Bien, patron.

Séri s'incline légèrement et sort. Peu après, la porte s'ouvre. Entrent Koffi Kan et Gounougo.

SOGOMA SANGUI. — Gounougo !

GOUNOUGO. — Patron !

SOGOMA SANGUI, *sur un ton sans réplique.* — Tu vas rentrer chez toi et préparer tes bagages. Je t'affecte en brousse. Tu pars demain matin.

GOUNOUGO. — Eh ! Patron...

SOGOMA SANGUI. — Ta gueule ! Je ne t'ai pas foutu à la porte et tu as de la chance.

GOUNOUGO, *obséquieux.* — Eh ! Patron... Pardon. Comment je vais faire maintenant ? Ma femme...

SOGOMA SANGUI. — Ta gueule, j'ai dit ! Sors de mon bureau ! Dehors !

Gounougo ne bouge pas. Il supplie.

Tu es un fumiste, Gounougo... un fumiste. Tu as beau pleurnicher, tu partiras. Et... prends garde à toi ! Je sais comment m'y prendre avec les faux durs.

Gounougo se résigne et sort.

Koffi Kan !

KOFFI KAN. — Patron !

SOGOMA SANGUI, regard très sévère. Du doigt, il fait signe à Koffi Kan d'approcher. L'autre s'exécute, bras croisés sur la poitrine, lisant son destin sur le visage du maître. — Je te croyais malin, toi. Je me suis trompé, lourdement trompé. (Il se dresse.) Tu es un voyou. Tu m'entends ? Un voyou. (Un temps.) C'est toi qui a monté toute cette histoire.

KOFFI KAN, effaré. — Au nom de Dieu... patron.. je... je...

SOGOMA SANGUI. — Tu connais Dieu, toi ? Pauvre diable. C'est toi qui as fait le coup et tu veux mentir comme un pauvre diable. (Un temps.) Toi ! C'est fini. Je te raie de mes listes. Définitivement. Encore que j'aurais dû te foutre en tôle comme tu le mérites.

KOFFI KAN, le désespoir se lit sur son visage. — Mes enfants... Et mes petits... M'sié...

SOGOMA SANGUI. — Je m'en moque, moi, de tes mouflets ! Des fripouilles de ton espèce, certainement... Sors de mon bureau !

KOFFI KAN. — Au nom de Dieu, M'sié...

SOGOMA SANGUI. — Sors de mon bureau.

Koffi Kan ne bouge pas. La colère le gagne.

Tu veux sortir d'ici à coups de pied dans le derrière ? Tu veux que j'appelle la garde ?

Un moment, ils se foudroient du regard.

Va-t'en. Va-t'en... Dehors ! (*C'est presque un hurlement.*)

KOFFI KAN. — Tuez-moi, Sôgôma Sangui, tuez-moi ! Je sors pas ici.

SOGOMA SANGUI, *écumant*. — Insolent ! Tu sembles oublier que je suis le gouverneur du quartier ? Ton maître ? Ton Dieu ?... Je te briserai, Koffi Kan, si tu oses me tenir tête. Je te briserai aussi facilement qu'une bûchette d'allumette.
Sors d'ici avant qu'il ne soit trop tard.

Koffi Kan fait une moue dédaigneuse et sort après avoir adressé à son chef un long « tchrô... lo... ô... »

Tu le regretteras, nigaud !

KOFFI KAN, *braillant dans le couloir*. — Toi aussi, tu vas voir... Espèce de Sôgôma Sangui ! Dieu est grand...



Sôgôma Sangui rumine sa colère et se calme peu à peu. Toutes les minutes, il jette un coup d'œil à sa montre.

SOGOMA SANGUI, *regardant sa montre*. — Dix heures. Encore cette sacrée réunion... (*Haussant les épaules.*) Boff ! Il est bien trop tard maintenant... et puis... je ne pouvais pas prévoir ce coup d'hier soir. (*Un temps.*) Tant pis !

Il se lève, ajuste sa veste et regarde sa montre à nouveau. A ce moment, on frappe à la porte. Sôgôma Sangui regarde encore sa montre, marche vers la porte et l'ouvre. Ses collaborateurs entrent, tous dignement vêtus. Ils le saluent très respectueusement : « Monsieur le Gouverneur... ».

Prenez place, Messieurs. Je vous attendais.

Les collaborateurs s'assoient autour de la table de conférence.

Messieurs, voici l'ordre du jour. Premier point...

Le téléphone sonne. Il se lève et va répondre.

(Très bonnes manières.) Allô !

.....
Oui.

.....
Oui.

.....
C'est ça.

.....
Non, pas aujourd'hui.

.....
Demain. Ça sera mieux demain.

.....
Comment ?

.....
Mais qu'est-ce que tu crois ? On ne discute pas de ces choses-là au téléphone, mon vieux !

.....
Je ne discute pas de problèmes aussi sérieux au téléphone.

.....
Allô !

.....

Combien tu dis ?

.....
... Millions ?

.....
Ah, bon ! (*Il rit bruyamment.*) Très bien... Très bien.

.....
C'est ça.

.....
C'est ça.

.....
Bien.

.....
Oui, oui. Rappelle-moi dans une heure.

.....
Oui. Dans une heure ou deux.

.....
Voilà.

.....
De rien, mon ami.

Il raccroche et regagne son siège, tout rayonnant de joie.

(*De très bonne humeur, se frottant les mains.*) Donc, premier point de l'ordre du jour : mesures d'assainissement du quartier. Premier sous-point : renforcement de la force publique. Deuxième sous-point : démolition des taudis. Troisième sous-point...

Le téléphone sonne. Il se lève et va répondre.

(*Toujours très bonnes manières.*) Allô !

.....
Oui...

.....

Ah ! C'est toi, Bob ? Comment vas-tu ?

.....
Oh ! pas trop mal... ça va, merci...

.....
(*Il fronce les sourcils.*) Oui...
Oui...

.....
Oui, oui...

.....
Ah bon !

.....
C'est ça. (*Extrêmement ennuyé.*)

.....
Oui, je comprends, Bob, mais tu sais que ce n'est plus très prudent, ces choses-là...

.....
Mais justement !

.....
Oui.

.....
Ecoute. Je vais tout de même essayer d'arranger ça.

.....
Non... non... ce n'est pas tragique. Seulement... ça peut mal tourner, ces choses-là.

.....
Bon... d'accord... d'accord.

.....
Alors, on fera comme ça. Qu'il passe me voir demain matin.

De rien, Bob. A bientôt.

Il raccroche nerveusement.

(*Pas du tout content.*) Zut ! C'est tout de même un peu fort, tout ça. Enfin... (*Un temps.*) Où en étions-nous déjà ?

UN COLLABORATEUR, *exaspération à peine dissimulée.* —
Troisième sous-point du premier point de l'ordre du
jour, Monsieur le Gouverneur.

SOGOMA SANGUI. — Ah ! Merci. (*Un temps.*) Donc troi-
sième sous-point : mesures de coercition pour la
rentrée des impôts. Je répète : me-sure-de-co-er-ci-
tion-pour-la rentrée-des-im-pôts. Entre parenthèses :
contre les simples particuliers, virgule, contre les so-
ciétés, virgule, contre les personnalités politiques et
administratives. Deuxième point...

Le téléphone sonne à nouveau.

Zut !

*Il se lève néanmoins et va répondre assez sèche-
ment.*

Allô !

.....

Oui.

Vous dites ?

.....

Ah ! Ça alors ! Vous plaisantez, vous autres !

.....

Non, non et non. Il n'y a pas de délai qui tienne !
Je ne sais pas si vous vous rendez compte... Ça fait
la troisième fois que l'échéance est différée.

.....

Comment !

.....

Vous vous moquez ! Ma parole ! C'est demain, un
point, c'est tout.

Il raccroche brutalement.

(*Fulminant.*) Ah ! Ça alors ! (*Prenant ses collaborateurs à témoin.*) Vous avez déjà vu de pareilles choses, vous ? (*Un temps.*) Où en étions-nous déjà ?

UN COLLABORATEUR, *résigné.* — Deuxième point Monsieur le Gouverneur.

SOGOMA SANGUI, *il allume un cigare nerveusement.* — Ah ! oui ! Deuxième point...

Le téléphone sonne. Il se lève rageusement et va répondre.

(*Avec arrogance.*) Qui est à l'appareil ?

.....
(*La peur dans la voix.*) Qui ça ?

.....
A... a... ah... ! Mon... Monsieur le Président... (*Petit rire obséquieux.*)

.....
Il y a eu tellement de coups de fil ce matin, Monsieur le Président...

.....
Oui, Monsieur le Président...

.....
Bien sûr, bien sûr, Monsieur le Président...

.....
Entendu, Monsieur le Président...

.....
Je m'en occupe personnellement, Monsieur le Président...

.....
Tout de suite, tout de suite, Monsieur le Président...

.....
Mes respects, Monsieur le Président...

Il raccroche très délicatement.

(*S'épongeant le front.*) Ouf ! Ah ! ça par exemple !
(*Un temps.*) Ça c'est la meilleure ! (*À ses collaborateurs qui étouffent tant bien que mal leur rire.*)
Vous vous rendez compte ! Moi qui croyais m'adresser à un gredin quelconque...

UN COLLABORATEUR, *ironique*. — Vous n'avez pas reconnu sa voix ?

SOGOMA SANGUI, *distraitement, encore sous le coup de l'émotion*. — Hein ! Qui ça ?

DEUXIÈME COLLABORATEUR, *d'un ton suave et ironique*. — Mais le président, Monsieur le Gouverneur...

Les autres cachent mal leur rire.

SOGOMA SANGUI. — Ah ! Vous trouvez ça marrant, vous autres ? Comme c'est drôle ! J'aurais bien voulu vous voir à ma place. (*Comme à lui-même.*) Heureusement que ce n'était pas Fama lui-même. C'eût été dramatique... (*À ses collaborateurs.*) Vous pouvez regagner vos bureaux, Messieurs. La réunion est terminée. (*À l'un d'eux.*) Vous, dressez le procès-verbal. Je le signerai demain.

Les collaborateurs sortent. Sôgôma Sangui se remet à sa table de travail. Il tient sa tête entre ses mains. Pensif. Le téléphone sonne. Il sursaute et décroche.

Allô !

.....
Oui...

.....
Ah ! Enfin ! J'attends ce coup de fil depuis neuf heures...

.....

Tu avais bien dit neuf heures ?

.....
(*Il rit de toutes ses dents.*) Sacrée petite, va !

.....
Oui.

.....
D'accord...

.....
Oui, oui, oui...

.....
Non. Ne t'inquiète pas pour ça. C'est pas bien grave.
Je sais comment la tenir, ma vieille jument.

.....
Pas grave du tout.

.....
Tu as reçu le chèque, cette fois ?

.....
Le petit colis également ? Et la lettre ?

.....
Très bien.

.....
Vingt heures, alors ?

.....
Un peu difficile, mais... ça ira. Je m'arrangerai...

.....
Bon.

.....
C'est ça.

.....
A bientôt, mignonne. Vingt heures. N'oublie pas.

Il fait claquer un baiser au bout de l'appareil.



Un restaurant-bar dans un quartier populaire. Un brassage d'hommes de milieux divers : ouvriers, petits employés, étudiants, intellectuels, etc., etc. Musique populaire à profusion. La lumière se concentre sur un groupe de gens rassemblés autour d'une table de fortune, mangeant et buvant du gros vin.

PREMIER HOMME DU GROUPE, juste au moment où s'achève le morceau. — Djo, ça c'est vraiment affaire de Findjougou ça.

DEUXIÈME HOMME DU GROUPE. — Quoi ça ?

PREMIER HOMME. — Findjougou. Nous pays là c'est vraiment pays de findjougou môkôdjougou. (*Il rit doucement.*)

DEUXIÈME HOMME. — Mon cher, comment on va fait ? C'est pas leur soleil qui brille ? Comment on va fait ? Tu gagné pas rien. Kissikia tu pé ?

PREMIER HOMME. — Djo ! Au nom de Dieu ! C'est moi qui te dis. Le jour que ça va chauffer ici, Congo même c'est rien à côté. (*Un temps.*) Mon tcholon !...

TROISIÈME HOMME DU GROUPE. — Eh ! mon frère ! doucement. Laisse respirer l'homme. Quand on vient ici seulement vous fait bouche seulement. On dirait que vous peut quéqué chose même.

PREMIER HOMME. — Voilà... voilà... voilà. C'est vous comme ça qu'on fait que compagnon Sôgôma Sangui leur là tué l'homme dans pays là.

TROISIÈME HOMME. — Quitté là-bas ! C'est pas bouche seulement vous fait ici ? Toi même, parlé la vérité. Est-ce que vous moyen type-là ? (*Un temps.*) Tu moyen lui ? (*Un temps.*) Parlé !

PREMIER HOMME. — Regarde-moi ça... C'est l'homme ça ?

TROISIÈME HOMME. — Regardé quoi ? Regardé quoi ? (*Méprisant.*) Quitté mon zié ! Faut pas fatigué l'homme ici !

DEUXIÈME HOMME, *au troisième.* — Frère, toi aussi. Ça que tu parlé là c'est parlé ça ?

TROISIÈME HOMME. — Est-ce que vous moyen lui ? Vous n'a qu'à parlé !

DEUXIÈME HOMME, *prenant le premier à témoin.* — Voilà affaire là. C'est ça tout le monde dit : « qui moyen lui ? Qui moyen leur ? » (*Vivement.*) Si yaa pas aucun qui pé chayé quéqué chose, nous tout on va mort comme ça un à un alors ? (*Un temps.*) Sôgôma Sangui même il est quoi ? Il est quoi même et pi i va fatigué l'homme comme ça ?

TROISIÈME HOMME. — Ah ! mon cher ! Sôgôma Sangui c'est l'homme hein !... (*Très vivement.*) Sôgôma Sangui até mômô klé bômô...

QUATRIÈME HOMME DU GROUPE, *il était préoccupé jusqu'alors à boire et à manger, très gloutonnement. Il vide la dernière goutte de son vin, s'essuie la bouche du revers de la main.* — Mon frère, Sôgôma Sangui, c'est pas un l'homme simple. Peut-être on est là parlé woyo woyo comme ça ici, tout ça qu'on parlé i connaît dézan ! (*Petit sourire suffisant de l'homme qui croit détenir la vérité.*) Alors toi tu parlé, tu parlé, tu parlé. A demain tu rives au travail seulement, voilà affaire.

TROISIÈME HOMME. — Et pi on parlé pas toi la vérité ! On fait magnère comme quoi qué... tu é manqué ton travail... tu parlé ton patron mauvais... on fait comme ça, on fait comme ça jusqu'en... en... chassé toi ton pauvre travail.

QUATRIÈME HOMME. — Mon frère, laissé affaire là. Bois ta chose on va partir. J'ai parlé fini.

PREMIER ÉTUDIANT, *qui suivait la conversation, exaspéré.* — C'est tout de même incroyable, vous autres ! Qu'est-ce que vous avez à redouter ce mécréant, à le louer, à le faire passer pour une divinité ? Sôgôma

Sangui, c'est un gouverneur comme un autre, bon sang ! Et un gouverneur, c'est un homme comme vous et moi ! Je me demande ce qu'il a de si particulièrement terrible...

QUATRIÈME HOMME, *portant la main à son oreille*. — Mon frère, parlé encore, je n'a pas compris.

TROISIÈME HOMME, *au quatrième*. — Mon cher, mange ta chose on va partir... Type là nous fatigue avec son gros gros français là.

DEUXIÈME ÉTUDIANT, *au troisième homme*. — Mon frère, tu as raison. Ici c'est pas université. C'est là-bas on parle gros gros français pour brouiller l'homme.

QUATRIÈME HOMME. — Mon frère, touche ma main. (*Il lui serre la main, très chaleureusement.*) Toi tu es quoi même ?

DEUXIÈME ÉTUDIANT. — Mon travail ? (*L'autre dit oui de la tête.*) Étudiant.

TROISIÈME HOMME. — Et lui là ?

DEUXIÈME ÉTUDIANT. — Même pareil.

QUATRIÈME HOMME. — Ah ! Donc z'étudiant là y a deux catégories, alors ?

LE TROISIÈME HOMME, *étonné*. — Movié...

DEUXIÈME ÉTUDIANT, *au quatrième homme*. — Maintenant, parlons affaire là. (*Un temps.*) Mon frère, toi tu dis que tout ce qu'on parle ici, Sôgôma Sangui entend ça. C'est pas vrai ?

QUATRIÈME HOMME. — J'a dit ça.

DEUXIÈME ÉTUDIANT. — Tu dis que, comme il entend les critiques, il fait renvoyer les gens du travail, mais les patrons qui renvoient les gens font comme si c'était à cause d'une autre affaire.

QUATRIÈME HOMME. — J'a dit ça aussi.

DEUXIÈME ÉTUDIANT. — Alors... Pourquoi tu dis des choses comme ça ? Sôgôma Sangui, c'est pas un homme comme nous ?

QUATRIÈME HOMME. — Oui...

DEUXIÈME ÉTUDIANT. — Dis la vérité. Quand les gens parlent dans ta maison là-bas, est-ce que tu comprends ici ça qu'ils parlent ?

QUATRIÈME HOMME. — Je n'a pas dit ça.

DEUXIÈME ÉTUDIANT. — Alors ! (*Un temps.*) Ce sont les espions qui font tout ça ! Ce sont les espions !

TROISIÈME ET QUATRIÈME HOMMES. — Ah !!! Voilà !!!

QUATRIÈME HOMME. — Comme on n'a pas dit nom de z'espion là, c'est ça tu gaté ton salive pour na rien !

TROISIÈME HOMME. — Oui ! Nous tous on a parlé même chose. Tu vois, nous é là ici. On parlé, on parlé, on parle seulement. Et pi, y a une nhomme qué i vient, i pose ici, dou ! Tu vas chassé lui ?

DEUXIÈME ÉTUDIANT. — Non.

TROISIÈME HOMME. — Alors i boit, i mange, i boit, i mange (i parlé pas hein !) i coute seulement. Tout ça qu'on dit, i coute. Quand il nous a bien machiné, un coup seulement i debout pati.

QUATRIÈME HOMME. — Et puis demain seulement, voilà affaire sur nous. C'est pas ça qu'on parlé ?

DEUXIÈME ÉTUDIANT. — Pour ça vous avez bien raison. Seulement, faut pas dire qu'à cause de ça on peut rien contre Sôgôma Sangui !

PREMIER ET DEUXIÈME HOMMES. — Voilà !!!

PREMIER HOMME. — Sôgôma Sangui, c'est pas Dié ka même !

DEUXIÈME HOMME. — Oui. Alors ! A cause de zespion on n'a qu'à mort maintenant ? i vient, i baise ton femme, i baise ton fille, i baise ton bonne amie et pi i veut baiser toi même encore. Ka même ! Qué-quéfois aussi, i pé nous méarde aussi, hein ?

PREMIER ÉTUDIANT, *satisfait*. — Mon frère, touche. (*Ils se serrent la main.*) C'est ça le vrai problème ! Bien sûr qu'il est le chef... Bien sûr qu'il commande... Mais ce ne sont pas des chiens qu'il gouverne !

PREMIER ET DEUXIÈME HOMMES. — Voilà !

PREMIER HOMME. — Si ton femme il est joli, allez hop ! i te fatigué jusqu'en... en... il faut qué tu n'a qu'à lui vendi lé femme là.

DEUXIÈME HOMME. — Si tu parlé un pé du mal sur lui seulement, même si c'est dans trou ! Allez, hop ! on mit toi en prison tout suite !

PREMIER HOMME. — Sôgôma Sangui ? Movié ! Son affaire est fort ! Lé jour qué il n'a pas content toi, pour toi est fini ! Même si tu gagné mille petits, c'est pas son l'affaire ça. Tchoko, tchoko, i te renvoyé ton travail.

QUATRIÈME HOMME. — C'est pas ça qué il a fait ton petit frère là ?

PREMIER HOMME. — Joutement ! Auzrodi même Koffi Kan il est là souffri son maison là-bas. Dix nans il a travaillé avec type là et pi matin seulement, à cause de Sôgôma Sangui lui-même son connerie il a fait, i chassé lui son travail comme ça. Pour na rien du tout !

PREMIER ÉTUDIANT. — C'est qui Koffi Kan ?

PREMIER HOMME. — Mon petit frère propre. Son père avec mon père c'est même père même mère. C'est lui que Sôgôma Sangui lui a foutu la porte. Comme ça. Pour na rien du tout.

TROISIÈME HOMME. — On n'a pas dit qué il a machiné bonne amie de type là ?

PREMIER HOMME. — Non... Celui qui parlé toi ça i menti. Koffi Kan c'est pas zanimaux ka même. i gagné trois femmes huit petits.. Tu croyais que n'homme comme ça moyen fait façon connerie comme ça ? Ka même !

DEUXIÈME ÉTUDIANT. — Qu'est-ce qui s'est passé exactement ?

PREMIER HOMME. — Voilà affaire là. Il n'a pas copriqué. Koffi Kan c'est une chauffère premier catégoie. C'est lui qué i conduit Sôgôma Sangui lui-même. Alors matin comme ça, Sôgôma Sangui i lui pelé, i dit : « voilà. Koffi Kan, toi qui est mon bon petit ; voilà sèque. Voilà lettre. Voilà paquet aussi. Pris tout ça porté mon petit bonne amie teint kilair là. » Alors comme il a lui parlé comme ça, Koffi Kan il é prit le petit R-4 pour parti fait commission là. i sorti seulement, voilà patron son femme.

QUATRIÈME HOMME. — C'est pas ça qué son zié un i cassé là ?

PREMIER HOMME. — Voilà !!! (*Un temps.*) Alors lé femme là i fait son main comme ça. (*Il agite frénétiquement la main.*) Quand Koffi Kan i rète seulement, femme là i vient, i ouvri porte de darrière et pi i dit : « Koffi Kan, nous parti côté magasins là-bas. » Or qué tout le gnama gnama là, Koffi Kan lui é mit darirère voiture là.

TOUS LES AUTRES. — Hé... é... é... !

QUATRIÈME HOMME. — Ça c'est mauvais travail ça.

PREMIER HOMME. — Voilà tout lé malhère là. Koffi Kan, comment i va fait ? i moyen pas dit lé femme là : « Madame, faut pas vous n'a qu'à lizer lettre de patron ! » Alors lé madame i commencé ouvré le

paquet, lé lettre, tout ça. Koffi Kan même i conduit mais c'est comme si i était mort dézan.

TROISIÈME HOMME. — Pé ! Pé ! Pé !...

PREMIER HOMME. — Aplè tout ça là, façon femme là crié sur Koffi Kan, movié... Mon frère, c'est plus que tonnère. Façon même i siéré son figure, c'est trop fort ! Pasque Koffi Kan voit lui dans petit miroir là ! (*Il se lève et mime les gestes de la femme en colère.*) i dit : « toi là, tourne en gauche !... tourne en droite !... non c'est pas là bas !... fais marche arrière !... je n'a pas dit toi que on s'en va côté magasins-là ?... Tention toi hein !... » Mon frère... comme ça jusqu'en... en... crousse là i fini. Tout ça c'est Koffi Kan même qui parlé moi ça. Or qué dans lettre là, Sôgôma Sangui il a dit petit fille là de lui tend dans un l'hôtel. C'est devant l'hôtel là que femme là i dit qué Koffi Kan n'a qu'à pati garer. Voilà toute affaire là. Vous n'a qu'à dit la vérité. Est-ce qué ci affaire qué on renvoyé chauffeur ça ?

DEUXIÈME ÉTUDIANT. — Ah non ! Quand même pas !

PREMIER ÉTUDIANT. — Mais je ne vois pas pourquoi tout retombe sur Koffi Kan !

PREMIER HOMME. — Voyez. Sôgôma Sangui i dit qué c'est Koffi Kan qué il a machiné tout lé affaire là avec son femme. Voyez. C'est à cause de connerie comme ça on renvoyé l'homme qui gagné huit petits !

TROISIÈME HOMME. — Eh ! Sôgôma Sangui !...

DEUXIÈME HOMME. — Tu vois ! Est-ce qué n'homme comme ça moyen commandé pays ?

TROISIÈME HOMME. — Eh ! Sôgôma Sangui !...

PREMIER HOMME. — Mais tout n'a pas fini... vous connaît qué femme de Sôgôma Sangui son un zié cassé dans accident ? (*Tous font « oui » de la tête.*) Alors comme son femme il a lui trapé avec bonne amie là,

y a eu grand palabre sur ça. Alors lé Sôgôma Sangui i a taché moyen de pardonner son femme. i dit voilà nouveau voiture pour toi. Lé femme i dit non. i dit je va payer toi voyaze parti Angleterre. Lé femme i dit non encore. Lé Sôgôma Sangui i dit alors ! Kissikia tu veux maintenant ? Alors comme lé femme là il est là crié pleuré, crié pleuré seulement, le Sôgôma Sangui i dit voilà. Mon femme je va dit toi quéqué chose qui va te content. Je va taché moyen de te envoyer Amérique. Y a une doctère là-bas qui moyen réparer ton un zié là. Quand il a parlé ça seulement, lé femme là on dirait i pleuré pas avant. i dit ah ! mon mari, on moyen réparer zié ? Tu me bragué ou quoi ? Alors le Sôgôma Sangui i dit : Je dis quo y a na une doctère qui moyen réparer ton un zié là. Alors femme là i commencé rigoler bien fort même. i trapé main de son mari là et pi i dit : mais, mon mari... où ça tu vas gagné zié là pour mettre dans pour moi ? Son mari i rigolait comme ça ha ! ha ! ha ! et pi i dit : c'est petit affaire, ça ! Ça va pas fait dix jours même je va rangé tout ça. Mon frère, voilà comment tous les palabres i fini.

QUATRIÈME HOMME. — Ké ! ké ! ké ! ké !... Alors dans tout ça là, c'est pauvre Koffi Kan seulement qui mort dedans, alors ?

PREMIER HOMME. — Voilà... voilà... C'est pas maléré, ça ?

La musique couvre leurs voix. Nuit.



Quelque part. Un jeune homme des faubourgs populeux est assis sur une hauteur. Personne dans les parages. Il chante le chant d'Eddie Constantine « Certains courent après la vie ».

DJANGO. — Sept jours seulement. Une semaine et moi je règle tout ça. Alors je viens. (*Il descend de son promontoire et marche comme un dur du Texas.*) Je trouve le bonhomme et je lui dis : « Mission accomplie ! » (*Un temps.*) Comme James Bond. (*Un temps.*) Ouais ! C'est moi Django. Qu'est-ce que je crains ? Depuis que je vis, je n'ai pas vu cent mille francs de mes yeux. Même pas vingt mille. (*Un temps.*) Si je trouve l'œil, il me donne cinq cent mille francs ! (*Il se recroqueville de plaisir.*) Un œil ? Petite affaire ! Même dix... Même cent ! D'abord j'invite les copains. Tous chez Pedro. C'est moi qui banque. Même si c'est dix mille francs. Ça c'est le sacrifice. J'envoie quelque chose à la vieille, pour manger. Pour la loterie, on verra ça après... (*Il marche, rêveur, fait soudain volte-face comme le font les durs des « Western » pour tirer au pistolet. Lentement, il regagne son promontoire.*) Tu sais pas à qui tu as affaire, bonhomme. Fais gaffe. Je badine pas, moi. C'est l'œil ou ta peau. Alors... c'est OK ? (*Il redescend. Même démarche. Même gueule de dur.*) Ça va barder... ça va barder... ça va barder. (*Très lentement, il regagne son promontoire en sifflotant le chant d'Eddie Constantine, s'y installe et attend, le coude droit appuyé sur le genou, la main droite tenant le menton. Entre Gringo, son compagnon de toujours, son lieutenant, son partenaire des jeux impossibles...*)

GRINGO, souriant largement. — Me voici, Django.

DJANGO. — Gringo ! Vraiment, t'es un pote. (*Django se lève, marche au-devant de son ami, lui tend la main et l'aide à se hisser sur le promontoire où il l'attendait.*)

Gringo ! frappe...

Leurs mains claquent l'une contre l'autre ; c'est leur manière à eux de se saluer.

GRINGO. — Alors, bonhomme...

DJANGO, *faisant la roue, en vrai dindon qu'il est.* — C'est moi Django !...

GRINGO. — Double cadenas...

DJANGO. — ... Cent ans pour l'ouvrir !...

GRINGO. — Petit marteau...

DJANGO. — ... Cassé grand caillou !...

GRINGO. — Avion sans ailes !...

DJANGO. — Camion sans moteur !

GRINGO. — Capitaine...

DJANGO. — ... trois galons !

GRINGO. — Tassoma-du-feu !

DJANGO. — Moi Django, qu'est-ce que je crains ?

GRINGO. — Qui te moyen, Django ?

DJANGO. — Tout ça là c'est...

GRINGO. — ... Petite affaire !

Ils claquent à nouveau des mains, se lèvent, descendent du promontoire.

DJANGO. — Gringo, blague à part. Y'a du grabuge dans l'air. On va traiter. Y'a cinq cent gaillards à toucher... Pour rien.

GRINGO, *qui n'en croit pas ses oreilles.* — Quoi ? Cinq cents quoi ?

DJANGO. — Cinq cents gaillards, je te dis.

GRINGO. — Tu t'amuses ou quoi ? (*Un temps.*) Il faut zigouiller quelqu'un ou quoi ?

DJANGO, tapotant l'épaule de son ami. — Non !... Je te dis pour rien.

GRINGO. — Alors explique. (*Encore sceptique.*) Cinq-cent-mille-francs ! (*Un temps.*) Explique un peu.

DJANGO. — Un œil, Gringo... un œil seulement... Cinq cents gaillards... C'est tout.

GRINGO, déçu. — Ça veut dire quoi ça ? (*Un temps.*)
Ça veut dire quoi, un œil ? Cinq cents gaillards ?...
Et pourquoi pas une oreille ?

Django éclate de rire et force le sourire de Gringo.

DJANGO. — Blague à part, Gringo. (*Un temps.*) Voilà : un œil. Il faut trouver un œil pour la femme d'un riche qui a brisé son œil. Un œil droit, pour remplacer l'œil droit de la femme d'un riche. Tu comprends ?

GRINGO, grimaçant. — C'est pas très clair, tout ça, Django. Tu sais qu'il me faut des choses claires et nettes. Alors...

DJANGO. — C'est tout clair et tout net, Gringo ! Tu t'excites parce que justement c'est trop simple. Ecoute : la femme du bonhomme n'a plus son œil droit. Un accident d'auto. Le bonhomme a le pognon. Plein de pognon. Les Américains savent maintenant remplacer un œil cassé, même s'il est complètement broyé. Pour faire ça, il faut arracher l'œil d'un bonhomme vivant, bien vivant, pour le planter dans le trou de l'autre. C'est tout.

GRINGO. — Et la personne peut voir comme avant ?

DJANGO. — Comme avant, mon cher.

GRINGO, ahuri et portant le poing à la bouche. — Ti...
ti... ti...

DJANGO, *sourire supérieur*. — Tu piges ?

GRINGO, *convaincu*. — J'ai pigé.

DJANGO. — On doit trouver un homme qui doit vendre l'œil de sa femme. (*Vivement.*) Même s'il n'est pas d'accord.

GRINGO. — Et on a les cinq cents gaillards ?

DJANGO. — Et on a les cinq cents gaillards. Tu prends deux, je prends trois. O.K. ?

GRINGO. — Frappe, Django !

Ils claquent leurs mains l'une contre l'autre. C'est le contrat. Ils remontent sur le promontoire et se tiennent un instant dans une attitude de profonde réflexion.

DJANGO, *après un temps*. — Tu as trouvé le bonhomme qu'il faut, toi ?

GRINGO. — Je vois plein de types... Mais... ils vont demander qu'on leur file le pognon d'abord.

DJANGO, *véhément*. — Non. Jamais. Ça ne marche pas. Le bonhomme les paie après l'opération. Un point c'est tout. (*Gravement.*) Et s'il ne marche pas... (*Il bande les muscles des bras pour dire qu'il faudra le plier par la violence.*)

GRINGO, *sourire lumineux*. — Ça c'est mon boulot, Django...

DJANGO. — Alors, tu vois quelqu'un ?

GRINGO. — Oui...

DJANGO. — Comment qu'il est ?

GRINGO. — Il chôme... comme nous... Pas d'argent, pas de cœur non plus... Si je le menace bien, il marche...

Sa femme, elle, une connasse. Elle donne au bonhomme tout ce qu'il veut. A eux deux, ils font l'affaire.

DJANGO, rayonnant. — Touche, Gringo !...

Leurs mains claquent, l'une contre l'autre.

DJANGO. — J'en connais un, moi aussi. Si je me débrouille bien, dans une semaine, j'ai l'œil. (*Vivement.*) Parce que attention Gringo... Faut pas trop forcer pour pas que le bonhomme porte plainte à la police. Sinon, tout est foutu. (*Gringo approuve de la tête.*) Et si tu vois vraiment que ça craque, reviens me voir immédiatement. On s'occupera du mien à deux. (*Tendant une enveloppe à Gringo.*) Tiens. Voici vingt mille balles pour opérer. (*Un temps.*) Tu ne les claques pas, hein ? bonhomme !

GRINGO. — Juste deux ou trois pour moi. Avec le reste, j'opère. Fais-moi confiance.

Leurs mains claquent, l'une contre l'autre.

DJANGO. — Rendez-vous dans une semaine, Gringo... Faut que ça aille, hein ?...

GRINGO. — Un petit mot, bonhomme...

DJANGO. — Crache.

GRINGO, méfiant. — Et si tu captais l'œil avant moi...

DJANGO, riant très malicieusement. — Tu auras quand même tes deux cents gaillards, Gringo. (*Le regardant droit dans les yeux.*) T'es un pote. (*Un temps.*) Alors on y vas ?

GRINGO. — On y va.

Leurs mains claquent l'une contre l'autre. Ils se séparent cependant que monte progressivement le chant des Cangaceiros.



L'intérieur pauvre d'un petit fonctionnaire. Le petit fonctionnaire et sa femme. La table est mise. Une table misérable qui tient à être coquette. Amani se tient dans un vieux fauteuil. Elle reprend une chemise en attendant son mari. L'homme arrive. Il semble très fatigué.

AMANI. — Alors, rien de nouveau ?

DJÉDJÉ, *l'air accablé*. — Rien. (*Un temps.*) Je ne sais plus combien de démarches j'ai effectuées. J'ai fait toutes les boîtes. Rien ! Partout la même arrogance, le même écriteau : PAS D'EMBAUCHE !

AMANI, *soupirant*. — Pendant ce temps tes créanciers défilent et les petits se contentent de bananes grillées. Quelle vie, mon Dieu, quelle vie !

DJÉDJÉ. — Eh ! ça va, toi ! Toujours en train de te plaindre. Tu crois pas que j'ai assez d'ennuis comme ça ?

AMANI. — Mais c'est à moi qu'ils cassent les pieds, les gens à qui tu dois de l'argent ! Je ne peux plus respirer avec tous ces types qui défilent avec leurs factures. J'en ai marre ! Tu entends ? J'en ai marre ! (*Un temps.*) Tiens ! (*Elle lui jette au visage trois enveloppes.*)

DJÉDJÉ. — Oh ! Gueule pas comme ça, Amani... Tu crois vraiment que ça me fait plaisir de faire chaque jour le tour de la ville à pied... de me faire claquer la porte au nez, dans chaque boîte, comme un chien... de voir mes propres enfants crever de faim ? (*Il lit le premier papier.*) Qu'est-ce que c'est, ces conne-

ries-là ? La Société Immobilière ? C'est qu'ils sont gonflés, ceux-là ! Je ne leur dois plus rien, moi ! Ils nous ont foutu à la porte de l'appartement et ça supprime juridiquement toute créance, mon vieux ! Je ne leur dois rien à cette bande de cons !

AMANI. — Juridiquement... Juridiquement... c'est toi qui le dis. (*Vivement.*) Ça fait trois jours qu'ils passent. Tu leur dois quarante mille francs. Tu te rends compte ? Où c'est qu'on va les trouver, ces quarante mille francs ? Et ce n'est pas tout ! Ils sont venus aussi, les gars de la maison du crédit. Tu ne m'avais pas dit que tu traitais avec eux et je n'ai jamais rien vu de tout ce que tu as pu acheter avec leur argent. Et puis le reste. Les particuliers parmi lesquels tes amis ou soi-disant tels ! (*Un temps.*) Quel enfer, mon Dieu, quel enfer !

DJÉDJÉ, la colère commence à le gagner. — Tu vas me dire maintenant que tu ne sais pas ce que j'ai fait de mon argent ? (*Un temps.*) Vraiment, vous les femmes... c'est pas la peine quoi...

AMANI, elle soupire et se met à table. — Viens manger, ouais !

Djédjé ne bouge pas de son coin. Il continue de lire les factures.

AMANI, s'impatientant. — Djédjé ! (*Un temps.*) Djédjé ! (*Un temps.*) Djédjé, c'est pas toi que j'appelle ?

DJÉDJÉ, exaspéré. — Ah ! Quitte là-bas !

AMANI. — Tous les jours c'est la même chose. Tous les jours c'est la même chose ! Tchrôlô... ô... ô... ! Vraiment, je suis fatiguée...

DJÉDJÉ. — Regardez-moi ça ! (*Imitant sa femme.*) Tous les jours je suis fatiguée. Tous les jours je suis fatiguée. Tchrôlô... ô... ô... ! Mais si tu es fatiguée, va-t'en chez toi !

AMANI, *le foudroyant du regard*. — Mon cher, tu as raison. Comme tu as donné des millions à mon père, tu as raison. Okpô !

DJÉDJÉ, *menaçant*. — Amani, tu commences encore ! Continue. Tu vas voir ça tout à l'heure.

AMANI, *le défiant*. — Je vais voir quoi ? Hein ? Je vais voir quoi ? (*Vivement.*) Ta propre nourriture que tu vas manger dans ta bouche... à cause de ça tu veux frapper les gens ? Vraiment ! Eh, Dieu ! Tu as raison...

DJÉDJÉ, *qui lui prend le poignet et la menace*. — Eh ! toi là ! Je te dis de me laisser tranquille, hein ? Si tu ne veux pas que je te casse la gueule, laisse-moi tranquille ce soir, hein ? Tu as compris ? Je te dis la vérité, hein ? Bon.

AMANI, *se dégageant d'un geste brusque*. — C'est quand tu me trouves que tu es garçon, Djédjé ? C'est quand tu me trouves que tu es garçon ? Regarde-moi ça ! Tous tes camarades travaillent et toi tu passes ton temps à traîner seulement là. Okpô ! Regarde les salons de tes camarades. Regarde leurs voitures. Si moi-même je me débrouille pas pour taper ma machine, est-ce que je peux acheter simplement kodjo pour porter ? Toutes les femmes d'ici vont au travail en maxi. Y'en a même qui vont au marché avec mille francs dans leur soutien. Toi, c'est quand tu trouves Amani que tu es garçon ? Tch rôlô... ô... ô... Opkô ! C'est l'homme ça ? Si c'est pas à cause de mes enfants, tu crois que j'allais rester dans une prison comme ça ?

DJÉDJÉ, *hurlant littéralement*. — Mais ramasse tes bagages et va-t'en, bon Dieu... Et fous-moi la paix !

On frappe à la porte.

DJÉDJÉ, *soulagé*. — Ah ! Grâce à Dieu... Entrez ! (*Entre Django. Djédjé est visiblement soulagé par cette visite qui le libère.*) Alors Django !

DJANGO, *toujours son air cow-boy*. — Oui, c'est moi-même.

DJÉDJÉ. — Bill Pagaille !

DJANGO. — C'est moi Bill Pagaille. Capitaine-trois-galons. Avion-sans-aile. Double-moteur. Petit-marteau-cassé-grand-caillou. C'est moi Django, l'homme du Texas. (*Un temps.*) Qu'est-ce que je crains ? Big John ! Touche. (*Ils se serrent la main, très chaleureusement.*)

DJÉDJÉ. — Alors Django, quel bon vent... Comment vas-tu ?

DJANGO. — Mon cher, on est là. On traite seulement.

DJÉDJÉ. — Eh ! Django ! Toujours le même...

DJANGO. — Qu'est-ce que tu veux ? Mon cher... Dieu est grand... (*Brusquement.*) Djo ! Où est ta femme ?

DJÉDJÉ. — Dans la chambre. Laisse tomber... elle est fatiguée... laisse tomber...

DJANGO. — T'as le temps ? On bouge un peu ?

DJÉDJÉ. — Où ? Chez Pedro ? Je suis fauché en ce moment. Pas un sou. Les temps sont durs, Django...

DJANGO. — T'occupe pas. Allez, viens. J'ai le gnou, moi. Je paie le pot.

Ils sortent.



« Chez Pedro ». Bar populaire. Musique à gogo. Django et Djédjé entrent. On voit tout de suite que ce sont des habitués. Ils s'installent à une table. La musique s'arrête.

DJANGO, à la truculente maîtresse du bar. — Un double whisky, Madame Pédro. (A Djédjé.) Qu'est-ce que tu prends, Djo ?

DJÉDJÉ. — Moi, Oh... un coca, ou... un Fanta...

DJANGO, mépris amical. — Un quoi ? (Un temps.) C'est pour les femmes, ça ! Allez, un double whisky...

DJÉDJÉ. — Non... Django...

DJANGO. — Deux whisky double, Madame Pédro. T'en fais pas, Djo, c'est moi qui banque.

Djédjé affiche un petit sourire gêné. M^{me} Pédro les sert, les chahute quelques secondes et se retire. Les deux hommes boivent à la santé l'un de l'autre.

DJANGO. — Eh ! Dame Pédro ! (Un temps.) Madame Pédro ! On te paie ou non ? (M^{me} Pédro arrive, chahute Django, comme à l'accoutumée.) C'est combien ?

M^{me} PÉDRO. — Huit cents francs. Mais comme c'est toi Django, tu donnes milles francs. (Elle rit.)

DJANGO. — Ça c'est petite affaire, ça. (Il se lève, frappe de la main droite la poche arrière de son pantalon et en sort une liasse de billets qu'il écrase sur la table.) C'est moi, Django. Combien tu veux ?

M^{me} PÉDRO, riant gentiment. — Eh ! Django. (Elle prend un billet de mille francs et se retire. Django laisse la liasse de billets étalée sur la table.)

DJANGO. — Djo, tu dois drôlement avoir besoin d'argent, n'est-ce pas ?

DJÉDJÉ, *qui s'illumine*. — Et comment ! (*Un temps*.) Tu te rends pas compte, Django. J'ai que trente ans, mais j'ai six gosses à nourrir sans compter ma femme et toute une brochette de cousins, neveux et autres !...

DJANGO, *compatissant*. — Et avec ça, pas de boulot ?

DJÉDJÉ, *sombre*. — Pas de boulot, mon vieux... Pas de boulot dans cette sacrée ville. Rien, même pas une petite place de manœuvre. Tu sais comment j'ai été foutu à la porte de mon boulot, puis jeté en prison ? ... Des histoires à dormir debout... Des conneries, je te dis ! (*Encore plus sombre*.) Je ne veux pas revenir sur ces choses-là, Django... c'est une honte !

DJANGO, *secouant la tête, apparemment plein de compassion*. — Malheureux, quand même...

DJÉDJÉ. — Ça fait six mois. Alors, depuis, pas un sou en poche. Avec ça, ma connasse de femme qui me querelle à tout bout de champ ! Une chienne, celle-là, Django. Une chienne ! Je la foutrai dehors un de ces jours et je partirai. (*Un temps*.) Je ne peux même pas te dire où je fuirai...

DJANGO. — Garde-là, ta femme, Big John, même si c'est une connasse. Elle peut servir...

DJÉDJÉ. — A quoi veux-tu qu'elle serve, une poufiasse comme ça ? J'aurais dû épouser une femme blanche, les quelques mois que j'étais en France, pour mon stage. Celles-là au moins, elles font autre chose que brailler toute la journée...

DJANGO. — Tu vois, Djédjé... La capitale est devenue une ville compliquée. C'est plus comme avant, quand nous étions petits. (*Vivement*.) Il faut savoir se battre ! (*Un temps*.) Tu ne sais pas jouer, mon vieux... Regarde ça... (*Il brandit la liasse d'argent et l'enfouit dans la poche de sa chemise, mais pas assez, pour que le bout des billets reste visible*.) Il faut savoir jouer, mon vieux... Tu sais bien que

j'ai même pas le brevet et toi tu as fait la première. Alors ? Pourquoi tu perds et pourquoi je gagne, moi ?

DJÉDJÉ, *après un temps de silence.* — On va rentrer, Django.

DJANGO. — Pas si vite. Il faut que je te parle.

DJÉDJÉ. — Je t'écoute.

DJANGO. — Qu'est-ce qui te manque le plus, en ce moment ?

DJÉDJÉ. — Un emploi. Un logement. (*Un temps.*) Nous vivons à quinze dans le trou que j'appelle ma maison. Je ne sais plus auprès de qui m'endetter. Qui sait si un jour je ne serai pas contraint de jeter tout ce monde à la rue. Et... peut-être aussi ma femme et mes enfants avec... (*Un temps.*) Qu'est-ce que tu veux ?...

DJANGO, *après un temps de recueillement, tire à nouveau la liasse de sa poche et la dépose sur la table.* — John. Tiens. Prends ce qu'il te faut.

DJÉDJÉ, *allèché mais retenu.* — Mais... Django...

DJANGO, *il lui met les deux tiers de la liasse dans la poche.* — Je ne te les prête pas. Tu es un vieux frère. Moi, je saurai toujours me débrouiller... D'ailleurs, depuis que je suis dans les affaires, tout semble s'arranger comme je le souhaite. (*Un temps.*) J'ai appris que tu as eu des histoires avec la société immobilière...

DJÉDJÉ, *visiblement gêné.* — Oui. Il y a quelques mois. (*Un temps.*) Ils m'ont humilié comme plus jamais je ne le serai de ma vie. Ne parlons plus de cet affreux spectacle. (*Il soupire.*) On s'en va, Django ?

DJANGO. — Un instant. Je vais au petit coin. (*Il se lève, s'engouffre dans une porte et revient quelques instants*

plus tard. Djédjé reste assis, plongé dans ses réflexions.) John. Tu connais le proverbe ?

DJÉDJÉ. — Lequel ?

DJANGO. — Si tu me donnes du poisson de temps en temps, ça me fait plaisir. Mais si tu désires vraiment m'aider, apprends-moi à pêcher.

DJÉDJÉ. — Je le connais, ce proverbe. Il est vrai.

DJANGO. — Alors, j'ai une proposition à te faire. C'est une affaire sérieuse. (*Djédjé s'illumine, approuve de la tête, rapproche sa chaise pour mieux écouter.*) Tu vois, je suis dans les affaires, moi. C'est un milieu qui n'aime pas les gens droits, les gens purs et propres... Il faut savoir jouer dur, les dents serrées et le nez bouché. Tu comprends ?

DJÉDJÉ. — Mais je suis pas curé, moi !

DJANGO. — Parfait. Il y a une fortune à gagner. Cinq millions CFA.

DJÉDJÉ, *incrédule*. — Tu plaisantes ?

DJANGO. — Cinq millions, je te dis... et pour rien.

DJÉDJÉ, *très intéressé*. — Alors ?

DJANGO. — Alors tu marches ?

DJÉDJÉ. — Dis-moi au moins de quoi il s'agit ! Ce qu'il faut faire !

DJANGO. — Non, pas maintenant. Rendez-vous demain, ici, chez Pédro. Nous allons traiter sérieusement. J'espère que tu sauras choisir ! (*Ils se serrent la main, fermement. La musique couvre leurs voix.*)



Gringo et Django. Même décor que lors de leur première rencontre. Ils sont assis sur le promontoire et s'entretiennent à voix basse. Ils descendent et marchent en parlant.

GRINGO. — J'espère que ça a marché de ton côté, Django ?

DJANGO. — Le bonhomme est peut-être moins gourmand que le tien mais... il aime le magot, mon vieux...

GRINGO. — Alors, comment ça s'est passé ?

DJANGO. — On a eu un premier rendez-vous. Je crois que j'ai réussi à travailler sérieusement le gars. On se voit demain, et je crois que ça ira...

GRINGO, *réjoui*. — Frappe, Django !

Leurs mains claquent l'une contre l'autre.

DJANGO. — Tu sais qu'il y a des moments où il faut savoir jouer. J'ai pris mon air grave. Comme ça. (*Il mime l'attitude de l'homme d'affaires sérieux qui sait ce qu'il veut et qui négocie avec intelligence et tact.*) Il a fini par me croire, je t'assure. Demain, je l'écorche, Gringo. Ça ira...

GRINGO, *enthousiasmé*. — Mais touche, mon vieux Django...

Leurs mains claquent, l'une contre l'autre.

DJANGO. — Il faut pourtant que nous prenions des précautions, Gringo. Je connais ces gens. On peut se faire avoir si on ne fait pas gaffe.

GRINGO. — Comment ça ?

DJANGO. — Qu'est-ce qu'on fait si subitement le bonhomme déconne ? Il faut penser à tout, mon cher. Ça peut arriver et c'est pas pour ça qu'on doit perdre les cinq cents gaillards.

Lentement ils regagnent le promontoire. Après un moment de réflexion...

DJANGO. — J'ai trouvé un truc, Gringo.

GRINGO. — Quoi ?

DJANGO. — Y'a un commissaire que je contrôle. Je contrôle aussi deux inspecteurs...

GRINGO. — Des flics ?

DJANGO. — Des flics.

GRINGO. — Ah ! Non, non, non, non. J'aime pas que ces gars-là fourrent leur nez dans nos affaires. On sait jamais à quoi s'attendre avec eux.

DJANGO. — Tu connais mal le milieu, Gringo. Je dis que je les contrôle, ces trois-là. Le patron m'a filé assez de pognon pour traiter... et personne ne crache sur l'argent, même pas les flics. Ça ira, mon vieux...

GRINGO, *pas très convaincu*. — Bon, bon. Alors ? Qu'est-ce qu'on va trafiquer avec ceux-là ?

DJANGO. — Si le bonhomme déconne au dernier moment, on invente un truc et on le charge comme une batterie. Le commissaire et les inspecteurs le foutent au gnouf et le libèrent sur notre intervention. Après seulement, on traite. Fais-moi confiance, le bonhomme, il marche à tous les coups. Il suffit de savoir jouer au bon moment.

GRINGO. — Tu crois que le patron approuvera ?

DJANGO. — Quel patron ? On a le feu vert, mon vieux... C'est lui qui finance toute l'opération. Pourvu qu'il

ait l'œil. Le reste, il s'en fout. (*Un temps.*) Seulement, Gringo, pour que le coup réussisse, il faut un bon témoin à charge.

GRINGO. — C'est quoi ça ?

DJANGO. — Un homme qui accuse féroce­ment le bonhomme devant le commissaire... et qui l'accuse bien.

GRINGO. — Et... tu crois que je suis capable de jouer ce rôle ?

DJANGO. — Il suffit d'apprendre, bonhomme. En quelques minutes, tu sais ce que tu as à faire. Je t'expliquerai, Gringo. Pour être témoin à charge, deux choses : le culot et encore le culot. C'est tout. Donc si demain le bonhomme déconne, on monte un truc et tu le charges comme une batterie. C'est demain que tout se décidera. Ou il marche ou on le fait marcher. Maintenant, Gringo, sauve-toi. Rendez-vous ici, demain à la même heure.

Leurs mains claquent l'une contre l'autre. Ils se séparent.



** Chez Pedro *. Django et Djédjé.*

DJÉDJÉ, très impatient. — Django, j'ai pensé toute la nuit à ce que tu m'as dit hier. J'ai même fait des projets... beaucoup de projets. J'ai peine à y croire, Django. C'est comme un rêve...

DJANGO, pressant. — Alors, on est d'accord ?

DJÉDJÉ. — Pour les cinq millions, oui, naturellement ! (*Réticent.*) Mais je ne sais toujours pas ce qu'il faut que je fasse pour les acquérir. (*Petit rire idiot.*)

DJANGO. — Rien. Je te dis rien du tout.

DJÉDJÉ, *embarrassé*. — Oui... mais... enfin... on les gagne pas comme ça, cinq millions. (*Comme à lui-même.*) Cinq-mil-lions...

DJANGO. — Naturellement non ! Il faut bien accepter un petit sacrifice, mon vieux...

DJÉDJÉ. — Je ferai n'importe quoi, Django. Pourvu que je sorte de ce trou. Tu... tu... tu ne peux pas te rendre compte, toi. C'est pas une vie ! N'importe quoi, je te jure.

DJANGO. — Alors voilà. (*Un temps.*) John... ta pouffiasse...

DJÉDJÉ. — Ma femme ?

DJANGO. — Ta femme.

DJÉDJÉ. — Alors ?

DJANGO. — Elle a deux yeux... grands comme ça... exactement comme les riches les aiment...

DJÉDJÉ, *intrigué*. — Et alors ? Quel rapport avec les cinq millions ?

DJANGO. — Doucement, doucement...

DJÉDJÉ. — Bon, bon. Je t'écoute...

DJANGO, *feignant la colère, d'un ton tranchant*. — Les cinq millions, ou bien tu les acceptes, ou bien tu les refuses. C'est absolument comme tu veux. Seulement, soyons clairs et précis.

DJÉDJÉ. — Non... non... Ne te fâche pas, mon ami. J'ai pas dit ça. Je voulais simplement savoir ce que les yeux de ma femme viennent faire dans notre causerie... Je n'ai pas voulu te vexer, Django...

DJANGO. — Alors, voilà. Tu as beaucoup d'influence sur ta femme, n'est-ce pas ?

DJÉDJÉ, *souriant pour détendre l'atmosphère.* — Naturellement, Django. Y'a pas deux garçons dans un foyer. C'est moi qui commande... dans mon trou...

DJANGO. — Bien. Alors, Djédjé, je veux acheter l'œil droit de ta femme. (*Djédjé se porte en avant par un mouvement instinctif.*) Cinq millions. (*Django le regarde droit dans les yeux.*) Cinq millions. (*Suivent plusieurs secondes de silence pendant lesquelles leurs regards s'affrontent.*)

DJÉDJÉ, *lentement.* — Qu'est-ce que tu me demandes là, mon ami ?...

DJANGO, *ne le lâchant pas du regard.* — Tu ne te rends pas compte de la masse d'argent que cela représente, Djédjé ? Cinq millions de francs CFA ! Personne au monde ne laisserait échapper une telle fortune et je te vois hésiter, toi... Réfléchis un instant, mon frère, réfléchis ! (*Rapidement, il sort de sa poche une liasse, la dépose sur la table et l'index pointé vers l'appât.*) Cinquante mille francs ! Cent fois cette tonne d'argent ! C'est une fortune ! Une vie dorée ! Des voyages quand tu veux et où tu veux. Les femmes à tes pieds. Les grands de ce monde en ta compagnie. Les honneurs, la puissance, le luxe des Mercedes, une villa quelque part sur les berges de la lagune et au milieu des cocotiers. Cinq millions qui accoucheront de dix, vingt, trente, cent millions... Juste en quelques années si tu sais t'en servir.

(*Un temps.*) Tu veux donc mourir dans ce trou que tu appelles ta maison, Djédjé ? (*Un temps.*) Tu hésites... (*Vivement.*) Mon seul malheur, c'est de n'avoir ni femme, ni sœur. Je l'aurais moi-même vendu, cet œil, en quelques secondes. Et jamais je ne me serais amusé à commettre la bêtise que je commets en ce moment : être pauvre soi-même et supplier un écervelé qui refuse de s'enrichir... pour rien... (*Il tient Djédjé sous son regard, comme pour l'envoûter et remue la tête.*) Non. Ça ne t'intéresse pas...

DJÉDJÉ, éperdu. — Django...

DIANGO. — Alors, c'est oui...

DJÉDJÉ, subjugué, dans un souffle. — Oui...

DIANGO, qui se redresse. Il a gagné la bataille. — Alors, ne perdons plus de temps. Rentre chez toi. Convaincs ta femme ou contrains-la. A quatre heures du matin, une voiture passera la chercher. Elle partira pour l'Amérique où aura lieu l'opération.

DJÉDJÉ, éberlué. — Où ça ?... En... en... Amérique ?...

DIANGO, catégorique. — C'est juste quelques heures d'attente et l'opération ne demande qu'un petit quart d'heure. (*Sourire d'encouragement.*) Toi aussi, tu achèteras un œil pour ta femme... très prochainement, quand tu compteras au nombre des grands de ce pays. (*Gravement.*) Adieu, mon ami...

Il se lève et sort en trombe, laissant Djédjé littéralement sonné.



*La demeure de Djédjé. Djédjé et Amani.
Entretien au plus secret de la demeure.*

DJÉDJÉ, très grave. — Amani, j'ai beaucoup réfléchi. Vraiment, la vie que nous menons est une vie d'enfer. Et je me demande très sincèrement comment et pourquoi tu acceptes encore de vivre sous mon toit. (*Un temps.*) Konan Yao... Tu sais, ce gros bonhomme avec qui nous partagions la même cour ? Sa femme l'a quitté. Il n'avait plus un sou, même pour acheter à manger. A cinquante ans, Demba Mory aussi est devenu célibataire. Sa femme l'a quitté, pour les mêmes raisons. Séri Djibril, mon copain qui travail-

lait au port... plus de femme non plus, pour les mêmes raisons. Guehi Gaston, Bamory, Koffi Blé... Je pourrais en citer mille. (*Un temps.*) Amani, je sais que tu es vraiment une femme, toi, même si de temps en temps tu me donnes envie de te pendre, avec tes querelles incessantes... (*Très attendri.*) Vraiment, je ne savais que faire pour te donner un peu de bonheur. (*Un temps.*) Alors j'ai beaucoup réfléchi et grâce à Dieu... (*Il soupire.*)

AMANI. — Tu sais bien que mes parents ne voulaient pas que je t'épouse. Si je t'ai quand même épousé, ce n'est pas parce que tu avais de l'argent, mais à cause de toi-même. Aujourd'hui, nous n'avons rien et nos enfants souffrent de la faim. Tu es quand même mon mari et je reste avec toi. Si Dieu le veut, nous aurons à manger demain.

DJÉDJÉ. — Si Dieu le veut ? Non Amani, ce n'est pas Dieu qui donne la fortune aux hommes, sinon tous les curés seraient milliardaires ; tous les dioulas aussi et leurs imams avec. Ce sont les hommes qui conquièrent la fortune. Il suffit de vouloir. (*Un temps.*) J'ai beaucoup réfléchi, Amani. (*Un temps.*) J'ai beaucoup réfléchi, Amani. Et je veux te parler très sérieusement. (*Un temps.*) Tu ne vas pas te fâcher ?

AMANI. — Toi aussi ! Je ne me fâche pas pour rien, quand même !

DJÉDJÉ. — Tu vois, Amani, tu n'as rien à manger, tu n'as pas d'habits, tu n'as pas de voiture, la maison que nous habitons, c'est un trou !... et ça ne suffit pas ! On veut nous vider parce qu'on est incapable de payer les quelques mille francs qu'on nous demande...

AMANI, *impatiente*. — Qu'est-ce que tu veux me dire, Djédjé ?

DJÉDJÉ. — Tu crois que ça me fait plaisir de te voir dans cet état alors que toutes les femmes de la ville se sapent comme des princesses ?

AMANI, *très impatiente*. — Ah ! Toi aussi ! Dis la chose maintenant ! C'est quoi tout ça ?

DJÉDJÉ. — Amani... cinq millions... (*Il écarquille les yeux.*) Cinq millions dans notre poche. Tu... tu... tu t'imagines un peu ce que c'est ?

AMANI, *les yeux hors de la tête*. — Quoi ? Tu as gagné à la loterie ?

DJÉDJÉ. — Non... Une affaire, Amani. Un truc très simple... Cinq millions je te dis. Tu te rends compte ? Une villa, deux voitures, des maxis tant que tu veux... Tout le monde rampera devant toi, Amani. Sans blague.

AMANI. — Qu'est-ce que c'est que ces histoires-là ? Tu crois qu'on ramasse l'argent comme ça ?...

DJÉDJÉ. — Si tu dis oui, on les a, les cinq millions, Amani...

AMANI. — Comment ça ? Oui pourquoi ?

DJÉDJÉ. — Eh ! Amani ! Ecoute bien. Suppose que tu es dans la brousse. Tu rencontres un génie. Le génie te dit : « Femme, je suis un bon génie. Comme tu m'as rencontré, je vais te donner un cadeau. Est-ce que tu veux devenir très vilaine et être la plus riche du pays ? Ou bien devenir la plus belle femme du pays et devenir très pauvre ? » (*Un temps.*) Alors. Supposons toujours, hein ?... Moi je suis le génie. Qu'est-ce que tu vas me répondre ?

AMANI, *spontanément*. — Moi ? Je m'en fous, de l'argent. Je veux être la plus belle femme du monde. (*Elle rit.*)

DJÉDJÉ, *sombre*. — Idiote !

AMANI, *piquée au vif*. — Quoi ? C'est pour m'insulter que tu m'as posé ta question ? Je croyais que tu voulais me dire quelque chose de sérieux...

DJÉDJÉ. — C'est très sérieux ce que je te dis là.

AMANI. — Moi non plus, je ne dis pas ça pour rire. Si tu mets la beauté et l'argent, je prends la beauté tout de suite ! Y'a pas match !

DJÉDJÉ. — Cinq millions, Amani...

AMANI. — Ah ! Fous-moi la paix avec tes millions. On n'a rien à manger et tu fatigues les gens avec des choses comme ça. Où ils sont, tes cinq millions, hein ? Où ils sont ? Toi, tu fais toujours comme un enfant.

DJÉDJÉ, *suppliant*. — Si tu dis oui, on les a, aujourd'hui même, Amani.

AMANI. — Oui... oui... oui... ! Maintenant, vas les chercher !

DJÉDJÉ, *montrant du doigt le visage de sa femme*. — Ton œil. Donne-nous ton œil...

AMANI. — Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

DJÉDJÉ. — Amani... un homme... un richard... cinq millions si tu acceptes d'être borgne. (*Très vite.*) Il veut acheter un œil... à cinq millions... ton œil...

AMANI. — Tu t'amuses ou quoi ?

DJÉDJÉ. — Au nom de Dieu. Ne laisse pas échapper notre bonheur, Amani. Tu retrouveras ta beauté... plus tard... quand nous serons riches... Je t'en supplie...

AMANI, *horriifiée*. — Djédjé ! Djédjé ! Imbécile. (*Elle ouvre largement la bouche, comme pour hurler. Djédjé se précipite, la terrasse, lui applique fermement la main sur la bouche. Son regard est de feu.*)

DJÉDJÉ. — Tu vas te faire, fripouille ? Je t'étrangle si tu continues de faire l'imbécile. Tu comprends ! Je t'égorge. (*Il saisit d'un poignard et la menace.*) (*Lâchant sa femme paralysée par la peur.*) Regarde

ça. Je t'étripe si tu continues à me résister. (*Il tourne en rond dans la chambre cependant qu'Amani reste pétrifiée.*) J'en ai marre de cette vie de misère. Je veux vivre, moi aussi, m'entends-tu ? Je veux vivre, comme les autres. Ce soir même, un homme viendra te prendre. Il t'emmènera loin d'ici en Amérique pour qu'un docteur t'arrache l'œil. On le remplacera plus tard puisque nous serons millionnaires.

Amani tente de pousser un cri, mais sa voix lui reste dans la gorge.

DJÉDJÉ, marchant sur elle. — Tais-toi. Si tu attires l'attention des voisins, tu es morte. D'ailleurs, tu ne bougeras pas d'ici jusqu'à leur arrivée.



Une salle du palais. Tieffimba. Deux de ses proches collaborateurs.

TIEFFIMBA. — Cette affaire commence à me préoccuper sérieusement. Tous les rapports que je reçois depuis deux jours sont unanimes : Sôgôma Sangui a poussé trop loin... beaucoup trop loin. Le peuple est scandalisé. Tenez, par exemple celui-ci. (*Il sort une feuille d'un dossier volumineux et lit à haute voix, après avoir ânonné au début pour retrouver le passage clef.*) « Dans ce bar donc, nous avons découvert et observé un groupe de travailleurs particulièrement enragés. Ils racontaient comment et pourquoi Sôgôma Sangui avait fait enlever la femme du monsieur. Après maints commentaires, ils se sont juré d'ameuter dès le lendemain tous ceux qu'ils connaissent afin de se faire justice eux-mêmes. » (*Un*

temps.) Et ça continue ! (*Un temps.*) On me signale aussi que les étudiants s'agitent. (*Fermement.*) Je crains fort que cette affaire ne prenne des proportions inquiétantes. On a vite fait d'être débordé si on ne prend garde au moindre détail d'une telle situation. (*Un temps.*) Vous êtes-vous informés sérieusement ? Où en sont les choses en ce moment ? Je vous écoute.

PREMIER COLLABORATEUR. — Tous les rapports que j'ai reçus concordent avec les vôtres, Fama. Le peuple est mécontent, c'est vrai. Les étudiants aussi. J'ai même réussi à avoir des échos d'une réunion qui se serait tenue sur le campus universitaire. Je veille au grain, Fama. Je pense que les choses s'arrangeront. Le tout est de mettre au point, de toute urgence, une formule d'apaisement.

DEUXIÈME COLLABORATEUR. — J'attends des nouvelles d'Amérique qui me parviendront incessamment. Dès ce soir, je serai à même de vous dire si l'opération a eu lieu ou pas. Je continue de croire que l'opinion diffuse de fausses nouvelles. Tout cela peut s'arranger si on informe sérieusement la population. Ces gens sont persuadés que l'opération a échoué et que la femme est morte.

TIEFFIMBA. — Très bien. Faites diligence et soyez vigilants. Dans l'immédiat, je ne vois qu'une formule d'apaisement. Une seule : limoger ce pitre de Sôgôma Sangui, puis l'arrêter sans délai.

PREMIER COLLABORATEUR. — Tu as vu juste, Fama.

DEUXIÈME COLLABORATEUR. — C'est également mon avis. Fama n'a pas tort.

TIEFFIMBA. — Qu'on le fasse entrer.

Les deux collaborateurs sortent. Quelques instants après entre Sôgôma Sangui.

TIEFFIMBA. — Imbécile ! Imbécile ! Imbécile !

SOGOMA SANGUI, *décontenancé*. — Fama...

TIEFFIMBA. — Tais-toi, imbécile ! (*Un temps.*) Vous appelez ça un gouverneur ? (*Un temps.*) Gouverneur de quartier ! Les étudiants manifestent et le peuple est mécontent. L'anarchie triomphe dans la rue... dans la ville... et qui sait ? Peut-être demain dans tout le pays ! Voilà ce que vous savez faire, toi et tes semblables. Voilà ! (*Un temps.*) Gouverneur de quartier ! Et c'est ton quartier qui se fait champion de la destruction. (*Un temps.*) Parlez donc, Monsieur le Gouverneur. C'est bien votre chef-d'œuvre, n'est-ce pas ?

SOGOMA SANGUI. — Mais... Fama... Je ne comprends pas...

TIEFFIMBA, *méprisant*. — Tu ne comprends pas ? Il n'y a rien à comprendre, M. Falikou. Rien à comprendre. Le peuple manifeste contre tes crimes, notre honte à tous. Tu le sais et ça devrait te réjouir puisque tu l'as fait pour dénigrer ce pays, ses lois, ses chefs... Tu sais parfaitement de quoi il s'agit ! (*Un temps.*) Ses administrés se rebellent et il ne le sait même pas !... Gouverneur de quartier !... Gouverneur !... (*Vivement.*) Tu vas donc t'expliquer sur tous ces troubles qui menacent de ruiner le pays ? Parle, je te dis !

SOGOMA SANGUI. — Pardon, Fama...

TIEFFIMBA. — Petit cerveau ! Petite âme ! Sors de mon bureau ! Tu entendras de mes nouvelles... Va-t'en !



Le cimetière. Sôgôma Sangui dans ce cimetière. L'homme est seul, effondré. On sent qu'il rumine des idées sombres. De temps en temps, il se lève nerveusement, va et vient, se rassied. Presque toutes les minutes, il regarde sa montre. Attend-il quelqu'un de providentiel ? Doit-il se rendre en quelque lieu pour conjurer le sort ? Il est là et sa solitude et son silence durent... (Il faut que le public commence à se sentir mal à l'aise.) Arrive enfin l'inconnu. C'est un marabout. On le reconnaît à sa mise, à son air mystique. (Ce tableau gagnerait à être joué en bambara. Ce texte en pidjin n'est qu'indicatif du thème à traiter.)

LE MARABOUT, *il est à l'entrée du cimetière, debout, les mains et le regard tendus vers Dieu. La prière achevée, il se tourne vers Sôgôma Sangui. — Prends cola qui est là là. Tu prends lui un, un, jeté tout partout.*

Sôgôma Sangui s'exécute.

Où lé poulet blanc là ?

SOGOMA SANGUI. — Le voilà.

Il montre le poulet qu'il tient à la main.

LE MARABOUT. — Tu n'as qu'à marcher, tiré un peu plumes comme ça, jeté tout partout.

Sôgôma Sangui s'exécute.

Bon. Donne-moi poulet là. (*Il tord légèrement le cou du poulet, lui enfonce la tête sous l'aile droite.*) Tu vois ?

SOGOMA SANGUI. — Oui...

Le marabout dépose le poulet ainsi pacifié sur une tombe.

LE MARABOUT. — Maintenant, parlé tout ça tu veux.

SOGOMA SANGUI. — Je veux que mes ennemis m'oublient. Le roi n'est pas content de moi. Je demande à Dieu de refroidir le cœur du roi, cette nuit même. On dit partout que la femme de Djédjé est morte. Même si c'est vrai, Dieu n'a qu'à refroidir le cœur de Djédjé. Il faut que le roi m'appelle encore pour dire que tout est arrangé.

LE MARABOUT. — Tu veux pas ton z'ennemi n'a qu'à mort ?

SOGOMA SANGUI. — Non... non... Je veux la puissance seulement. La puissance, l'argent et puis la paix dans ma maison.

LE MARABOUT. — Bon. Prends poulet là. Tordit son cou et puis posé lui sur tombe là. Ça c'est pour lé mort.

Sôgôma Sangui s'exécute.

Maintenin on va tourner. Ça que je va parlé, tu n'a qu'à parlé aussi. (*Ils tournent autour de la tombe sur laquelle gît le poulet blanc.*) Aucune né pé...

SOGOMA SANGUI, qui s'arrête. — Hein ? Oki né quoi ?

LE MARABOUT. — Au-cune-né-pé...

SOGOMA SANGUI. — Aucun ne peut...

LE MARABOUT, sévère. — Tu vé que tout ça n'a qu'à choué ? (*Un temps.*) Aucune né pé...

SOGOMA SANGUI. — Aucune né pé...

LE MARABOUT. — Voilà ! Tout c'est fini. La nuit même, lé cœur de roi i va froid. Demain, choté pagne, boisson... donné cadeau ton camarade. Après sacrifice là, tout est fini.

SOGOMA SANGUI. — Karamoko tché, merci, merci beaucoup.

LE MARABOUT. — Dieu est grand. C'est Dieu qui fait tout lé chose.

SOGOMA SANGUI, *tendant une volumineuse enveloppe au marabout.* — Voilà ce qu'on avait décidé.

Le marabout tâte l'enveloppe, l'ouvre, l'examine longuement et l'enfouit dans la grande poche de son boubou. Ils se saluent et se séparent.



Au moment où reparait la lumière, Sôgôma Sangui se retrouve nez à nez avec des agents de police. Sans un mot, ils l'encadrent et lui passent les menottes.



La prison.

Sôgôma Sangui est assis, la tête entre les mains. Il soupire, lève le front, étouffe dans sa gorge un rire amer et se lève. D'un regard circulaire, lentement, il dénombre la misère des lieux. Quel vide ! Il remue la tête, soupire et lâche un juron. Il marche, très lentement, les bras au dos, le front bas. On ne sait ce que voudrait exprimer son visage complexe : Le mépris ? La haine ? La nostalgie ? Il se fige tout soudain : hagard.

SOGOMA SANGUI. — Ça !... c'est Dieu même qui leur a envoyé du ciel un karamoko pour m'avoir... Walaï !... (*Dans un sourire incertain.*) Ça, c'est vrai : Dieu est grand. (*Un temps.*) Comment ! En prison ? Là, dans cette merde ? Moi, Falikou Koné ? (*Le même sourire qui se veut rassurant.*) Non... c'est pas vrai, ça. (*Un temps.*) Je sais que mes gens ne dorment pas. Encore quelques jours et ils viendront eux-mêmes me demander pardon pour que je sorte d'ici. Walaï ! C'est moi qui vous le dit. (*A lui-même.*) Dans quel-

ques jours... dans quelques jours... dans quel-ques-jours... (*Il devient sombre.*) Mais... C'est pas possible. Ça fait déjà un mois que je suis dans ce trou-là ! (*Riant.*) Non... non... Mais... non ! (*Grave soudain.*) Ils m'ont pas oublié ? Dix karamoko, parmi les meilleurs du pays ? Dix vieillards que j'ai payés pour travailler mes ennemis ? Non... ils attendent le grand jour. Pour arranger une affaire aussi délicate, il y a des objets rares qu'il faut aller chercher loin. (*Un temps.*) En prison... des menottes à mes poignets... Moi Falikou Koné, gouverneur de quartier ! (*Petit rire suffisant.*) Je les vois d'ici, toutes ces fripouilles du quartier. Et ça commente la nouvelle, ça discute, ça rit... à mes dépens... moi, Falikou Koné. (*Long soupir.*)

Après tout, ils ont raison et je suis certainement l'homme le plus idiot de ma génération. (*Rêveur et lyrique.*) Que ne suis-je demeuré dans cette opposition doctrinale qui fit naguère ma renommée ? Madrid... Bruxelles... Londres... Lausanne... Copenhague... Paris... Ah ! Paris... Toutes les capitales du monde pour glaner le savoir... les blancs au moins respectaient l'esprit. Quel administrateur colonial aurait eu le courage, l'audace, le culot de m'écrouer, moi, Falikou Koné, licencié ès-lettres, bachelier en droit, ancien auditeur au Collège de France et à l'Institut des Hautes Etudes d'Outre-Mer ? (*Un temps.*) Dans quel guépier notre pauvre Afrique s'est-elle fourvoyée ? C'est une honte ! Une infâmie ! (*Très méprisant.*) Indépendance ! (*Il lâche un juron malinké.*) Paris... La ligue des justiciers... Ah !... ma fervente adolescence... Toutes ces énergies dociles à mon propos souverain. Sans relief ni méandres, ni stries, me voici, Koné-la-Foudre, le ténor des ténors aux jours des congrès épiques. (*Comme à lui-même.*) Et dire que j'ai truqué leur cœur et leur esprit. (*Vivement.*) Nous aurions franchi les marches du soleil. Ce pays, nous l'aurions refondu, malaxé, modelé, retaillé à la mesure de notre noble ambi-

tion... Or me voici échoué sur la grève comme un vulgaire coquillage. Pourtant, que n'ai-je fait pour vivre, rien que vivre, pourri mais tranquille et content ? (*Il marche, le regard fixe, la bouche grimaçante, comme un robot.*)

NUIT.

..

Cocktail chez M. le Gouverneur général. Tenues très recherchées. Alcools à profusion. L'on discute par petits groupes. Un seul thème : l'œil. M^{me} Sôgôma Sangui est la vedette du jour. On la sollicite. On se presse autour d'elle. On la supplie de répondre à telle question puis à telle autre encore... Elle rayonne. (Les comédiens devront faire vivre eux-mêmes ce thème et créer la séquence.)

..

Soudain, quelqu'un bat des mains et demande aux invités de se taire et de prêter l'oreille. Le chargé du protocole annonce gravement : « Sa luminosité M. le Gouverneur général va prendre la parole ! »

LE GOUVERNEUR GÉNÉRAL. — Mes chers Amis,
J'ai tenu à présider moi-même à cette cérémonie du retour. Au nom de Fama et en mon nom personnel, qu'il me soit permis de placer cette fête de famille sous le signe de la réconciliation. En ma qualité de gouverneur général et en vertu des pouvoirs qui me sont prêtés, Falikou Koné, je vous réhabilite solennellement. (*Applaudissements.*) Monsieur Falikou, nous vous installerons bientôt dans vos nouvelles fonctions de gouverneur régional. Pour avoir su endurer en silence, vous avez mérité de nous tous et de notre beau pays. Vous avez été

humilié... et jamais nul ne vous a surpris, maudissant Fama et ses collaborateurs. On vous a malmené puis jeté en prison... et jamais vous n'avez renié votre parole d'homme : souffrir — servir — souffrir encore — et servir toujours.

Quant à vous, Monsieur Djédjé, je salue votre dévouement à ce pays. Je salue votre courage patient, votre abnégation, ce don de soi, cet esprit de sacrifice si rare par les temps qui courent. En vous nommant président directeur général de la GO-BO-CI, nous avons voulu prouver que dans ce pays, tout un chacun peut parvenir au sommet de la hiérarchie sociale. Vous êtes issu du peuple et ce n'est pas une honte ! (*Vifs applaudissements.*) Seuls votre sérieux et votre esprit de discipline vous ont ouvert la voie du succès. Vous aussi, vous avez mérité de nous tous et du pays.

Sachez l'un et l'autre que vous avez notre confiance. C'est plus qu'un trésor. Je vous félicite. Mesdames, Messieurs, buvons à la santé de nos deux frères ! (*Il lève le verre. On applaudit et on boit.*)



Progressivement, on entend monter une musique classique française. Pendant qu'elle enveloppe la salle, Sôgôma Sangui et Djédjé, qui viennent de se congratuler chaleureusement, progressent vers le devant de la scène. Ils semblent s'entretenir de choses très sérieuses, mais on ne les entend pas encore ; la musique couvre leurs voix. La musique baisse, baisse, baisse... On n'en perçoit qu'un fond extrêmement léger.

DJÉDJÉ, portant la main à l'oreille comme pour mieux percevoir les notes de la musique de fond. — C'est un Mozart, ce me semble, Monsieur le Gouverneur régional ?

SOGOMA SANGUI, indulgent. — Vous vous trompez, Monsieur le Président Directeur général.

DJÉDJÉ. — Tiens !... C'est donc du Beethoven... sans doute...

SOGOMA SANGUI, *paternel*. — Vous n'avez pas encore l'oreille bien exercée, Monsieur le Président Directeur général... (*Un petit rire.*) C'est du Haydn, et plus précisément la sonate n° 1 en mi bémol majeur. (*Un temps.*) (*A son compagnon qui semble quelque peu gêné.*) Ne vous ne faites pas, Monsieur le Président Directeur général, ça viendra doucement, tout doucement. (*Petit rire encourageant.*)

DJÉDJÉ, *admiratif*. — Vous êtes tellement génial, Monsieur le Gouverneur régional !



« Chez Pedro ». Même atmosphère que précédemment. La musique cesse. Nous retrouvons les mêmes personnages qu'au tableau II, avec en plus les deux victimes de Sôgôma Sangui : Koffi Kan et Gounougo. Tout le temps que dure ce tableau, un homme bizarrement attentif, s'est tenu à l'écart de tous les remous, feignant de lire ou s'occupant à quelque autre chose. Profitant de la tension créée par l'orateur, il s'est éclipsé.

PREMIER HOMME DU PEUPLE. — Vraiment, affaire de l'argent c'est fort. Comment ! L'œil de mon femme ? Mo... o... vié...

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE. — Est-ce que Djédjé même c'est l'homme ? (*Se prenant le menton.*) Pa - ti - sakana...

PREMIER ÉTUDIANT, *soupirant*. — Oui... C'est quand même malheureux tout ça. Un œil pour de l'argent. (*Comme à lui-même.*) L'œil de sa femme. Malheureux...

KOFFI KAN. — Mon frère, tout ça là c'est Sôgôma Sangui. C'est moi qui te dis ! (*Un temps.*) Pasque petit là

je lui connais ! Django ? Movié... Lui avec Sôgôma Sangui, c'est comme ça. (*Il montre ses deux index en X.*)

PREMIER HOMME DU PEUPLE, à son voisin. — Voilà !!!
C'est pas ça j'ai parlé toi ?

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE, acquiesçant de la tête. —
Mo... o... vié... (*Un temps.*) Vraiment, type là c'est chien quoi !

DEUXIÈME ÉTUDIANT. — Une canaille !... (*Vivement.*)
C'est pire qu'un crime !...

PREMIER ÉTUDIANT. — Et comment ! Mais le plus grave, c'est qu'on ne sait pas jusqu'où ça peut aller, cette affaire là. Maintenant qu'on peut remplacer un œil, il n'y a aucune raison pour que prenne fin ce commerce odieux ! (*Un temps.*) Ils finiront par marchander tous les yeux du peuple ! C'est ça qui est grave. C'est l'œil de la femme qu'on remplace aujourd'hui ; demain celui de la maîtresse, de la sœur, du frère... et qui sait ?... L'œil du cousin ou de l'arrière-petit cousin ! La famille africaine, c'est un monde et il faut bien trouver tous ces yeux-là quelque part !

KOFFI KAN, riant. — Ah ! Ka même ! Si nous tout on gagné pas zié maintenant, qui moyen fait lèr travaillé alors ?...

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE. — Eh ! Tu crois que lèr sont fous ! Si lèr vé donné toi travaillé, lèr donné toi zié ! Maintenant si tu fais ton malin, on prend lui parti, épui kôkôlôkô !... Voilà toi !

KOFFI KAN, étonné. — Eh !

PREMIER HOMME DU PEUPLE. — Mais c'est ça ! C'est là même que nous va souffert ! Pasque avec ça tous les woyo woyo là, c'est fini !

PREMIER ÉTUDIANT, *exalté*. — Mais alors, dans tout ça là, qu'est-ce qu'on fait ?

KOFFI KAN. — Mon frère, qu'est-ce que nous pé ? Il faut attend. Ah... pètète si femme là i mèr...

GOUNOUGO, *très discret*. — Quelle femme ça ? Femme de Djédjé là ? il é mort dézan !

TOUS ENSEMBLE, *se dressant de surprise*. — Hein ?

KOFFI KAN. — Tu dis quoi ?

GOUNOUGO. — Je dis qué il é mort ! On a parlé ça tout partout aujodi. Et puis, type là aussi on a lui libéré yiel.

De bouche à oreille, la nouvelle fait le tour du bar.

PREMIÈRE VOIX. — Tu entends ? On dit qu'elle est morte...

DEUXIÈME VOIX. — Eh ! bonhomme. On dit qu'elle est morte...

TROISIÈME VOIX. — Djo, on dit qué femme là i mort...

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE. — Donc demain ça va chaud alors !

DEUXIÈME ÉTUDIANT. — On rentre, Jo ?

PREMIER HOMME DU PEUPLE. — Au nom de Dieu !... Vraiment lèr n'a rien vu encore...

Spontanément, des groupes se forment et l'on discute de l'événement — la tension monte — l'atmosphère se surchauffe très rapidement. Alors un orateur se dresse sur une table.

PREMIER ÉTUDIANT, passionné. — Cette fois, il faut que ça craque. On veut bien se priver de tout : de riz, de foutou, d'argent, de voiture et de maison. C'est nous les mains du labeur, la sueur des trésors interdits à notre soif... C'est nous ! Pour la paix des autres, pour la joie des autres, pour leur sommeil de rêves dorés, vous voici, travailleurs matinaux, gravissant de vos mains qui saignent chaque maillon de la chaîne, pour vaincre l'espace et mordre aux racines du soleil. Et à peine y êtes-vous parvenus, qu'il vous faut redescendre à nouveau dans le tourbillon des éléments déchaînés, pour mordre au bec du chalumeau. Si le soleil se crève pour libérer la pluie des semailles, à qui le doit-on ? Si l'acier se discipline en rail, navire, voiture et train pour gens de la haute..., à qui le doit-on ? La fortune, c'est vous. Et tous, nous devrions ramper à vos pieds. (*Vivement.*) Non ! Nous ne mourrons pas de cécité. Et c'est dès demain qu'il nous le faudra crier à la face du soleil ! Fermement. Fermement. Fer-me-ment.

La foule s'est resserrée lentement, très lentement, à mesure qu'explosait l'orateur. Elle est tendue vers lui, maintenant, toute rivée à ses lèvres. Jaillissement d'un appel d'attoungblan, dès la dernière syllabe du tribun.

NUIT.

*
**

Au cocktail.

Des rumeurs lointaines, qui montent, montent, montent et bientôt se muent en hurlement de foule déchaînée. Tout se fige et se pétrifie : les mains, les sourires, les accolades... Les invités du cocktail se regardent et s'interrogent, muets de frayeur. En face d'eux, surgit la foule ; elle est muette maintenant mais tout entière tendue vers l'action. (Ici tout doit se passer au niveau du geste et du regard.) Donc elle avance, la foule, avance, avance, avance, compacte et lente...

La peur s'installe chez les invités. Mais où fuir ? Soudain l'appel long d'une sirène. A ce moment, par un jeu de poulie, entre les deux factions, descend et s'interpose une barrière. C'est une panoplie : sabres, couperets, fusils vieux et neufs, douilles de balles, étuis de revolvers, ceintures de policiers, casques, képis, bottes, lunettes, chéquiers, nœuds papillon, etc., le tout tournoyant au bout de fils minces et verticalement serrés les uns contre les autres.

Devant ce mur, la foule s'arrête. La colère monte à nouveau et ce sont de nouveau les cris et les slogans (en langue du pays).

Un homme du peuple se détache de la foule. Après s'être répandu en gestes et paroles (en langue du pays) à l'adresse des siens, il marche et d'un geste nerveux et décidé, empoigne plusieurs éléments de la panoplie... Il hurle et s'effondre. Un jaillissement d'attoungblan. La foule se crispe, se ramasse et s'ébranle vers la panoplie qui s'élève, s'élève, s'élève à mesure que la foule avance.

TABLE

LES SOFAS	5
Introduction, <i>par Jean Favarel</i>	7
A propos des « Sofas », <i>par Bernard Zadi Zaourou</i>	11
Sur Samory	15
L'ŒIL	65

Guide de littérature africaine.
Patrick Mérand - Séwanou Dabla.

1. Crépuscule et défi.
Cyriaque R. Yavoucko.
2. Les saisons sèches.
Denis Oussou-Essui.
3. Renaître à Dendé.
Roger Dorsinville.
4. Sarraounia.
Abdoulaye Mamani.
5. Mourir pour Haïti.
Roger Dorsinville.
6. Concert pour un vieux masque.
Francis Bebey.
7. L'étonnante enfance d'Inotan.
Anthony O-Biakolo.
8. et 9. Le dernier de l'empire (2 tomes).
Sembène Ousmane.
10. Les exilés de la forêt vierge.
J.-P. Makouta-Mboukou.
11. La mort de Guykafi.
Vincent de Paul Nyonda.
12. Soleil sans lendemains.
Tchicaya Unti B'Kune.
13. Le temps de Tamango.
Boubacar Boris Diop.
14. Orphée d'Afrique.
Werewere Liking et Manuna Ma Njock.

15. Le Président.
Maxime N'Debeka.
16. Toiles d'araignées
Ibrahima Ly
17. Remember Ruben
Mongo Beti.
18. Les ruchers de la capitale
Ismaila Samba Traoré



ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR
L'IMPRIMERIE CH. CORLET
14110 CONDÉ-SUR-NOIREAU

N° d'Imprimeur : 1579
Dépôt légal : janvier 1983
Précédent dépôt : 3^e trimestre 1979